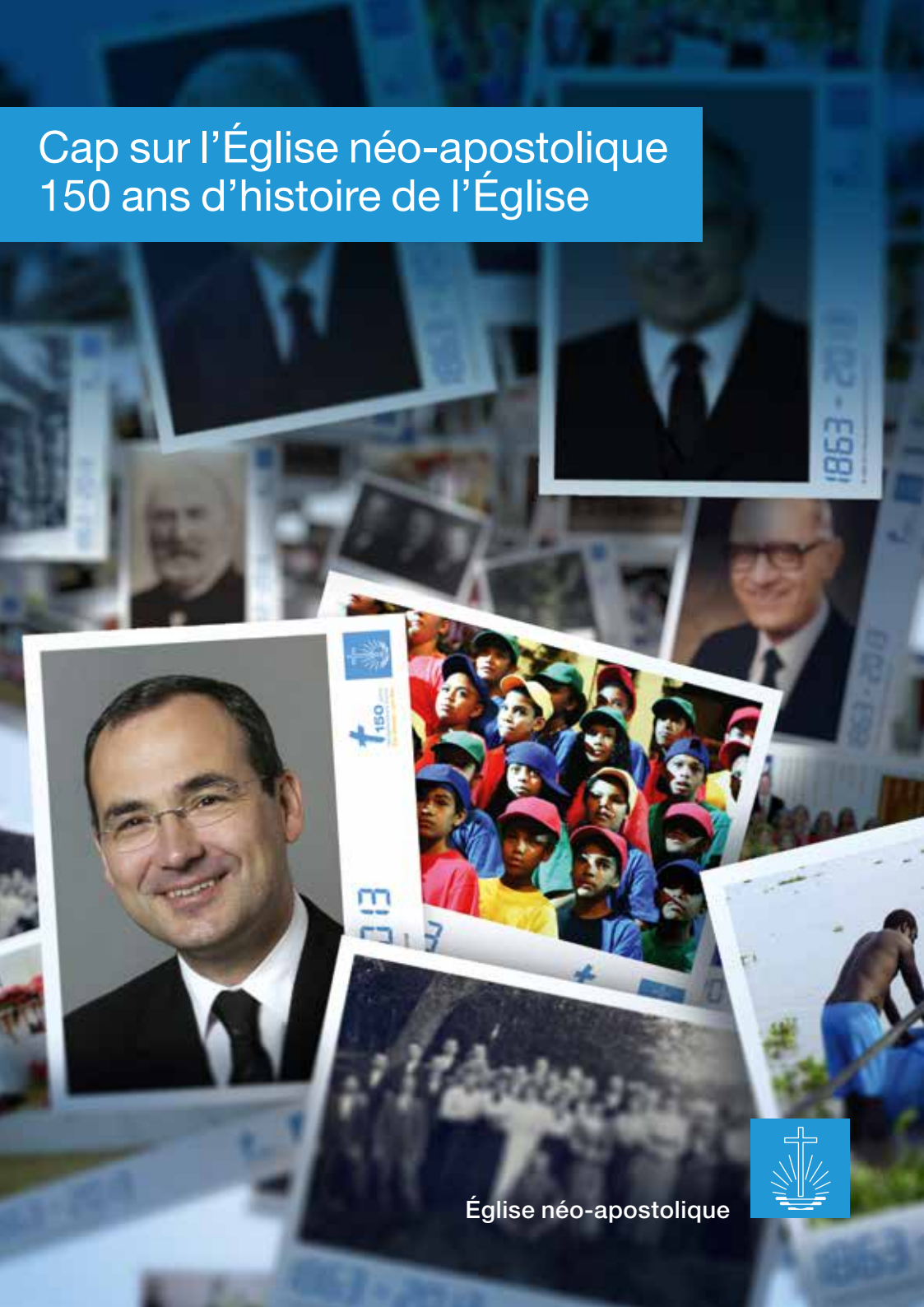


Cap sur l'Église néo-apostolique 150 ans d'histoire de l'Église



Église néo-apostolique



L'attente eschatologique du cercle d'Albury et la manifestation des dons de l'Esprit

Comme toujours au mois de mai, en cette année 1830 aussi, les membres des communautés religieuses ont afflué à Londres. Il y avait un si grand nombre de personnes qui venaient à leurs assemblées annuelles que la salle de 1600 places assises, louée pour l'occasion, n'était souvent pas suffisante. Les fidèles qui venaient étaient disposés à faire don d'importantes sommes d'argent.

Il y avait trois sociétés concurrentes pour la mission des païens, deux pour distribuer des

Contenu

| | |
|--|----|
| L'attente eschatologique du cercle d'Albury et la manifestation des dons de l'Esprit | 3 |
| Un mouvement apostolique est né | 7 |
| Dieu donne à nouveau un apôtre | 11 |
| Une Église sous l'autorité d'apôtres | 15 |
| Les apôtres s'initient à leurs tâches | 18 |
| Le Manifeste: Avertissement et invitation | 22 |
| Crise et nouveau départ (1840–47) | 25 |
| Après la crise: L'essor en Allemagne septentrionale | 29 |
| L'assemblée des apôtres de 1851: Des attentes déçues | 33 |
| Changements en Allemagne septentrionale | 37 |
| Un nouveau départ, une nouvelle déception | 40 |
| Poursuite de l'insistance sur la complémentation des Douze | 44 |
| Vocations d'apôtres en Allemagne | 48 |
| Premiers pas sous l'autorité de nouveaux apôtres | 52 |
| Des communautés apostoliques à l'Église néo-apostolique | 55 |

bibles, d'autres pour la diffusion d'écrits religieux d'édification, pour la création d'écoles destinées aux enfants des pauvres, et bien d'autres encore. Le banquier et gentilhomme campagnard Henry Drummond s'est particulièrement engagé dans trois sociétés. L'une d'elles a financé l'impression de bibles, la seconde l'annonce de l'Évangile parmi les Juifs. Et la troisième était la « Société du Continent ».

Drummond appelle à sortir de «Babylone»

La Société du Continent payait des « agents », qui devaient conduire les habitants du continent européen (de préférence en Suisse, en France et en Allemagne) de la foi erronée à la foi véritable. Déjà, lors d'une assemblée annuelle précédente (1825), Drummond avait réfléchi aux « âmes scellées » mentionnées dans l'Apocalypse et avait expliqué que les agents devaient les appeler pour les faire sortir de la « Babylone spirituelle » (cf. Apocalypse 18 : 4). Par la « Babylone spirituelle », la Société du Continent entendait aussi bien l'Église catholique que d'autres courants nouveaux du protestantisme, avec les débuts de l'interprétation historique et critique de la Bible. Seulement, les agents ne devaient pas faire adhérer les âmes converties à une quelconque « secte », mais à la « véritable Église ». Or, où se trouvait cette « véritable Église ? Et qui étaient ces « âmes scellées » ?

Lors des assemblées du mois de mai, Drummond a aussi rencontré les quelque 50 croyants

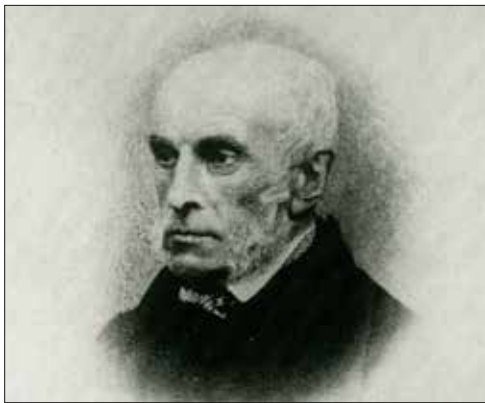


Couverture:
Marc Dibowski

des différentes Églises, qui participaient depuis 1826 aux conférences d'une semaine dans son manoir d'Albury. Par une étude commune de la Bible, ils voulaient se préparer au retour de Christ. En ce mois de mai de l'année 1830, ils avaient un sujet de discussion tout particulier. Des rapports provenant d'Écosse mentionnaient que Dieu parlait lui-même au travers de prophètes et qu'il opérait des guérisons miraculeuses. Ils voulaient certes en discuter calmement, mais pas seulement à l'époque habituelle de l'Avent, en raison de la haute importance de la chose. C'est pourquoi ces hommes ont convenu d'une date de rencontre dès le mois de juillet.

Une Église invisible, est-ce suffisant ?

Le « cercle d'Albury » s'entendait comme étant un élément constitutif d'un grand mouvement de « réveil », dont les adeptes souhaitaient mener leur vie d'après les fondements de l'Évangile. C'est pour cette raison qu'ils ont été appelés les « évangéliques ». Ils se considéraient comme étant les véritables croyants réunis dans une Église invisible. L'on faisait partie de cette



Henry Drummond (vers 1835), l'initiateur des conférences d'Albury et futur apôtre

Église dès lors que l'on avait vécu son expérience de conversion. L'on était alors considéré comme étant « né de nouveau » (régénéré) et « enfant de Dieu ». Cela ne devait pas se limiter à saisir le mérite de Christ par la foi, cela devait aussi s'exprimer par des actes. En plus de la lecture quotidienne de la Bible et des écrits d'édification, il fallait également convertir d'autres personnes et fuir soi-même le péché. Mener une vie exempte de péchés était leur but.

Des hommes peuvent-ils susciter le royaume de Christ ?

Les « évangéliques » croyaient, pour la plupart, que les Sociétés religieuses, avec leurs activités, étaient sur le point d'instaurer petit à petit le royaume de Christ. Les Sociétés de mission auraient bientôt converti tous les païens, d'autres Sociétés apprendraient aux chrétiens à faire preuve d'une morale irréprochable, et, ainsi, les royaumes de ce monde deviendraient petit à petit le royaume de Christ. À la fin de ce royaume, Christ apparaîtrait alors pour le Jugement.

Depuis 1820, James Haldane Stewart, un religieux qui, par la suite, a aussi fait partie du cercle d'Albury, avait déclaré aux croyants (de l'Église véritable) que les moyens humains ne suffisaient pas pour convertir l'humanité. C'est pourquoi il les a encouragés à implorer une « effusion de l'Esprit » particulière. Ainsi, Dieu rendrait l'activité des Sociétés religieuses encore plus efficace.

Christ revient bientôt : l'espérance particulière du cercle d'Albury

Les membres du cercle d'Albury ont suivi cet appel pour de telles prières. Cependant, ils ont



Le manoir d'Albury. Gravure contemporaine d'après un dessin de J. Fletcher

fait un pas de plus. Les moyens humains resteraient sans effet, et seule une minorité se laisserait conduire par l'Esprit de Dieu. C'est pourquoi Christ apparaîtrait bientôt pour le Jugement, pour établir ensuite son royaume.

Selon eux, l'esprit de l'incrédulité s'était révélé lors de la Révolution française, lorsque des Églises avaient été fermées et que des croyants avaient été exécutés. Napoléon aurait aussi voulu soumettre la Grande-Bretagne à ce règne de l'incrédulité. Dieu, cependant, avait préservé cette « nation de scellés » pour un rôle particulier dans son plan.

Comme de nombreux exégètes depuis la Réforme, les participants aux conférences d'Albury considéraient eux aussi l'Apocalypse selon Jean comme une description codée de l'histoire du monde et de l'Église. Ils pensaient pouvoir calculer la date où le monde et l'Église prendraient fin. Les 1260 jours, pendant les-

quels la femme enveloppée du soleil (cf. Apocalypse 12) est restée dans le désert, ont été interprétés comme 1260 années, pendant lesquelles la véritable Église se trouvait dans un désert, au sens figuré. Tout comme les réformateurs, ils ont vu, dans le Pape, l'Antéchrist qui régnait en ce temps-là. Sa chute ne serait pas l'œuvre de croyants, mais de puissances terrestres. L'année 1793 était pour eux une date clé. Cette année-là, le roi de France Louis XVI avait été exécuté dans le contexte de la Révolution. Une nouvelle puissance, l'incrédulité moderne, avait alors débuté sa domination. En référence au chapitre 7 du livre de Daniel, certains d'entre eux ont compté 70 ans de plus, espérant que la sortie de la Babylone spirituelle serait accomplie en 1863 et que la nouvelle Jérusalem serait construite.

Cependant, quand entendrait-on à nouveau « la voix de l'Époux et de l'Épouse » (cf. Jérémie 33 : 11 et Apocalypse 22 : 17) ? Ou alors

l'Époux avait-il déjà fait entendre sa voix à de simples hommes en Écosse ?

Des dons de l'Esprit, signes précurseurs du retour de Christ

En avril 1830, des choses s'étaient produites à Port Glasgow, dont on a entendu les premières rumeurs lors des assemblées de Londres en mai : Margaret Macdonald, gravement malade, avait prononcé des prophéties, selon lesquelles il y aurait une nouvelle effusion du Saint-Esprit avant le retour de Christ. Quelques jours plus tard, son frère, James Macdonald, avait reçu les forces de la guérir en lui intimant un ordre.

De l'autre côté du fleuve Clyde, à Fernicarry, dans le Gareloch, Mary Campbell semblait proche de la mort à cause d'une tuberculose. Quelque temps auparavant, elle s'était sentie poussée à parler dans une langue inconnue. Elle en avait tiré l'espoir qu'elle ne mourrait pas, mais que Dieu allait l'envoyer vers un peuple à qui elle pourrait annoncer l'Évangile précisément dans cette langue. James Macdonald lui a envoyé une lettre contenant l'ordre de se lever de son lit. Cet ordre l'a touchée (comme elle l'a relaté à son pasteur) « d'une puissance qui ne peut être décrite par des mots ». Elle s'est levée, s'est mise à sautiller, louant Dieu, et, le lendemain, elle s'est rendue à Port Glasgow à bord d'un bateau à aubes, pour se montrer à son bienfaiteur.

La fin du cercle d'Albury lors de la querelle au sujet des dons de l'Esprit

Le cercle d'Albury a débattu des récits au sujet de ces événements. Drummond et quelques autres voyaient confirmé par la prophétie ce qu'ils avaient révélé par leur étude des écrits. D'autres considéraient les événements comme



La chapelle des Apôtres à Albury

des miracles mensongers, par lesquels le diable voulait créer la confusion dans les esprits.

Le cercle d'Albury a éclaté à cause des querelles au sujet de l'interprétation de ces dons de l'Esprit. Les réunions ont cessé. Henry Drummond a fait transformer un bâtiment annexe de sa maison en chapelle provisoire. Là, il priait avec quelques croyants pour d'autres dons de l'Esprit, tandis que l'ecclésiastique du village prêchait le contraire non loin de là, dans l'église du village. Le même religieux, Hugh McNeile, avait prié pour une nouvelle effusion du Saint-Esprit, lors des conférences d'Albury. Voulait-il à présent prétendre, demandait Drummond, que Dieu n'avait pas exaucé ses prières ?

Un mouvement apostolique est né

C'est précisément au moment où leur espérance en l'activité grandissante de l'Esprit-Saint se réalisait que le cercle de discussion formé par des croyants issus de différentes Églises s'est brisé. Cependant, la fin du « cercle d'Albury » a donné naissance au « mouvement apostolique-catholique ».

De quelle manière fallait-il évaluer les récits concernant les guérisons de malades en Écosse ? Les anciens camarades se disputaient à ce sujet : Henry Drummond, l'hôte des conférences d'Albury, priait pour d'autres manifestations des dons de l'Esprit. Hugh McNeile, l'ecclésiastique d'Albury, avait au contraire rapidement pris une position opposée.

Des prières exaucées

L'ecclésiastique était loin d'être seul à penser de cette sorte. La majorité de ses collègues contestait le fait qu'il puisse encore y avoir des miracles après l'époque des apôtres de l'Église chrétienne primitive. Rapidement, la rumeur s'est répandue que les personnes guéries en Écosse n'avaient vraisemblablement pas été réellement malades.

C'est aussi ce qu'avait cru, en un premier temps, Thomas Fancourt, un ecclésiastique londonien, dont la fille était presque totalement grabataire depuis plusieurs années. Elle souffrait d'une déformation de la colonne vertébrale et d'un relâchement des muscles. Un ami de la famille priait malgré tout que la jeune fille guérisse. Un jour, en octobre 1830, il avait demandé à la patiente si elle croyait que Dieu

pourrait la guérir s'il le voulait. Après avoir répondu par l'affirmative, elle avait réellement pu se lever, guérie de toutes ses déficiences physiques préalables.

Les doutes des théologiens

À présent, son père savait qu'un miracle avait eu lieu. Il l'avait relaté, tout heureux, dans un magazine religieux. À son grand étonnement, il avait alors dû constater que ses collègues n'avaient l'éventualité d'un merveilleux exaucement de prière, bien qu'ils ne doutassent pas des faits. Ils étaient d'avis que Dieu n'intervenait plus dans le cours des destinées humaines. En revanche, un médecin, auquel le père avait fait appel, avait témoigné du fait que la guérison était « le résultat d'une intervention particulière de la grâce et de la puissance de Dieu ».

Les prières non exaucées d'Irving

Les prières d'Edward Irving n'avaient cependant pas été exaucées. À l'âge de 30 ans, il était devenu l'ecclésiastique d'une paroisse d'Écosse à Londres. Très vite, il avait été célèbre en raison de son style inhabituel de prédication, de sorte que le Conseil paroissial avait dû faire construire une nouvelle église de 1800 places. Irving avait soutenu Henry Drummond lors de la réalisation des conférences d'Albury, et il s'était également réjoui des dons de l'Esprit.

Toutefois, les dons de l'Esprit n'étaient pas encore apparus dans sa paroisse. Alors que son fils Samuel, âgé de deux ans, était gravement malade, toute la paroisse avait prié avec lui et son épouse, afin que les parents pussent garder leur enfant, car ils avaient déjà perdu

deux enfants en bas âge. Malgré cela, Samuel mourut.

Devenir impeccable comme Christ

S'accablant de reproches, Irving croyait que Dieu ne l'exauçait pas, parce qu'il était pécheur. Comment pouvait-on surmonter le péché ? Christ pouvait dire de sa relation avec son Père : « ... il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable » (Jean 8 : 29). Cet état, Irving voulait, lui aussi, l'atteindre. Il se consolait avec la pensée que Christ n'était pas seulement vrai Dieu, mais aussi vrai homme, et en concluait que surmonter le péché avait été pour lui tout aussi difficile que pour le reste des hommes. Étant toutefois aussi Fils de Dieu, le Saint-Esprit avait agi en lui de toute sa force. C'est ainsi qu'il était

resté sans péché. Irving espérait à présent que lui-même et de nombreux croyants recevraient le Saint-Esprit avec une telle force qu'ils pourraient à leur tour prier Dieu en étant exempts de péchés et faire des miracles.

«Babylone» dans sa propre Église

Pendant longtemps, Irving avait cru que le Saint-Esprit pourrait mieux agir dans son Église, l'Église d'Écosse, qu'au sein d'une autre, malgré la déchéance des fidèles de son Église. Entre-temps, il était néanmoins pris de doute ; il se demandait si elle n'était pas, elle aussi, abandonnée du Saint-Esprit. C'était en rapport avec une procédure ecclésiastique interne contre trois ecclésiastiques. Tandis qu'en Écosse, une plainte contre les amis d'Irving était jugée, ce dernier présidait des réunions de



Le parc d'Albury de nos jours

prière dans son église à Londres. De l'avis d'Irving, ces prières n'avaient pas été exaucées non plus, car les accusés avaient perdu le procès. Ils ne pouvaient plus désormais œuvrer en qualité de pasteurs de l'Église écossaise.

C'est ainsi qu'Irving en était arrivé à la conclusion que même l'Église d'Écosse avait renié Dieu. Si donc toute la chrétienté se trouvait dans la « Babylone spirituelle » (cf. Apocalypse 18 : 2–4), chaque ecclésiastique était responsable et devait faire en sorte que sa paroisse n'y reste pas. En référence aux trois premiers chapitres de l'Apocalypse selon Jean, il se voyait comme étant l'ange de l'Église, qui n'obéit qu'à Christ. Il avait trouvé le soutien de quelques autres ecclésiastiques qui s'étaient aussi vus rapidement dans



Edward Irving

Le « parler en langues » ou « glossolie »

Des mots exprimés dans des langues inconnues : Comment fallait-il comprendre ce qui se produisait lors des réunions de prière instaurées par Edward Irving et, auparavant déjà, en Écosse ?

Au début, les personnes concernées avaient cru que les langues inconnues devaient être comprises de façon analogue au miracle de la Pentecôte (Actes 2) : lors de l'effusion du Saint-Esprit, ceux qui écoutaient avaient entendu la prédication chacun dans sa propre langue maternelle.

Très vite, cependant, on réalisa que personne ne pouvait comprendre le « parler en langues ». On parvint à la connaissance que Paul avait écrit au sujet de ces parlers en langues dans le chapitre 14 de sa première épître aux Corinthiens. Paul y fait la différence entre le « parler en langues » et la prophétie, compréhensible, quant à elle, par tous les membres de l'Église. Pourquoi alors Dieu parlait-il en mots incompréhensibles ? L'explication donnée fut la suivante : Les personnes qui, auparavant, avaient été fières de leur intelligence devaient, dans un premier temps, apprendre que, devant Dieu, elles étaient comme des nourrissons, auxquels Dieu parlait « par des lèvres bégayantes et par une langue étrangère » (Esaïe 28 : 11, *Bible Darby*).



L'église de Regent Square, à Londres, où œuvrait Irving

l'obligation, en tant qu'anges de l'Église, de faire sortir les croyants hors de cette Babylone.

Glossolalies et prophéties

Irving poursuivait les réunions de prière. L'on priait ensemble pour recevoir des dons de l'Esprit. Au cours de l'été, plusieurs participants s'étaient mis à parler en des langues inconnues, mais aussi en mots compréhensibles. Ils sentaient que ces mots leur étaient inspirés, et ils étaient convaincus qu'ils provenaient du Saint-Esprit. Irving tentait de veiller à ce que tel fût réellement le cas. Au cours de l'office lui-même, Irving ne souhaitait pas autoriser le « parler en langues » et les

prophéties, mais il finit par céder. Naturellement, la presse s'en mêla, et des curieux perturbèrent les offices.

L'attraction des dons de l'Esprit

Au-delà de ces curieux, venaient cependant aussi des personnes espérant que les dons de l'Esprit pussent être les premiers signes d'une activité de l'Esprit encore plus grandiose. Car, dans de nombreuses prophéties, il était question, entre-temps, d'apôtres. Quelques-uns de ces visiteurs ont, par la suite, œuvré en qualité d'apôtres ou de prophètes. Pour l'instant, toutefois, ils avaient encore beaucoup de choses à apprendre.

Dieu donne à nouveau un apôtre

Il attendait la restauration de l'apostolat et est lui-même devenu le premier apôtre des temps modernes : John Bate Cardale. Pour autant, le cheminement n'a pas été exempt d'errances.

En 1830, l'avocat Cardale avait lu les rapports contradictoires concernant les guérisons, les glossolalies et les prophéties. Sans réfléchir bien longtemps, il s'était rendu en Écosse, accompagné de deux médecins et de ses deux sœurs Mary Ann et Emily, pour se faire sa propre idée de la situation. Ce qu'il y avait appris l'avait convaincu, et il s'en était porté garant dans la presse, sur la foi de sa bonne réputation.

C'est par de telles publications que Cardale, qui n'appartenait ni au cercle d'Albury ni à la communauté d'Edward Irving, était entré en contact avec le mouvement apostolique-catholique naissant. Sa femme Emma ainsi que ses deux sœurs se sont mises à prophétiser.

Pour notre jeune père de famille, il était clair que c'était l'Esprit de Dieu qui agissait dans les personnes possédant le don de prophétie. Baptist Noel, son pasteur anglican, ne s'est toutefois pas laissé convaincre. Noel lui a opposé ceci : S'il existait de nouveau des prophètes, on pouvait aussi supposer que des apôtres se mettraient de nouveau à l'œuvre, or, cela était naturellement complètement aberrant. Cardale ne le voyait pas ainsi. Dans les prophéties, il prêtait particulièrement attention aux indications concernant les apôtres. Il a alors été progressivement évincé de son

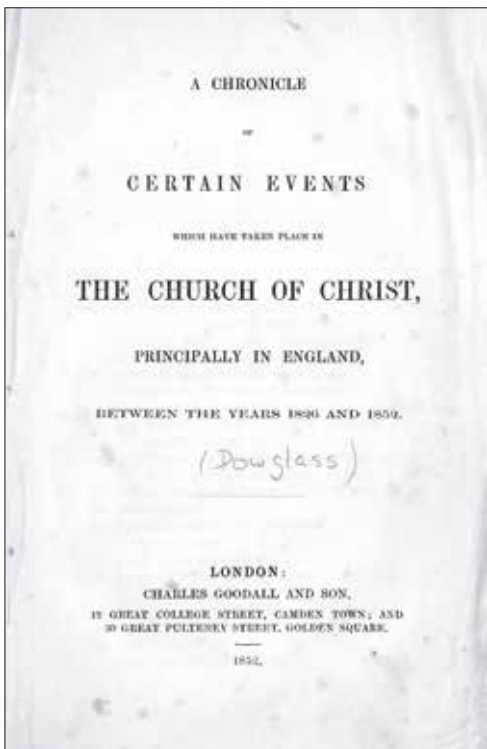


John Bate Cardale (vers 1870)

ancienne Église à cause de sa foi. En été 1832, il a rejoint la communauté d'Irving.

Confusion des esprits

Irving se fiait tout particulièrement aux prophéties d'Emily Cardale et de Mary Campbell, cette femme guérie de façon insolite en Écosse, qui était désormais venue à Londres en tant que jeune mariée et portait le nom de Mrs. Caird. Edward Oliver Taplin a fini par jouer un rôle important, en étant le premier, en 1833, à être investi du ministère de prophète. Irving a interdit à d'autres personnes de prophétiser au sein de sa communauté, parce qu'il avait reconnu en elles de faux prophètes.



En 1852, Thomas Dowglass, évangéliste avec rang d'ange, a rédigé une histoire de l'œuvre apostolique en Angleterre

Irving a néanmoins eu des difficultés avec un certain Robert Baxter : Lorsque cet avocat originaire de Doncaster se trouvait à Londres pour des raisons professionnelles, il assistait aux réunions des personnes possédant le don prophétique. À chaque fois, il faisait sensation avec ses prophéties. Était-ce peut-être lié au fait, se demandait Irving, qu'il ne soit pas un prophète ordinaire, mais un apôtre ? Qui pouvait avoir le don de discerner cette chose ? Irving ne l'avait manifestement pas : cela s'est clairement avéré, lorsque Robert Baxter, en qui il avait déjà vu le futur apôtre, a brusquement qualifié d'erreur toute cette activité de l'Esprit.

Une fin et un nouveau commencement

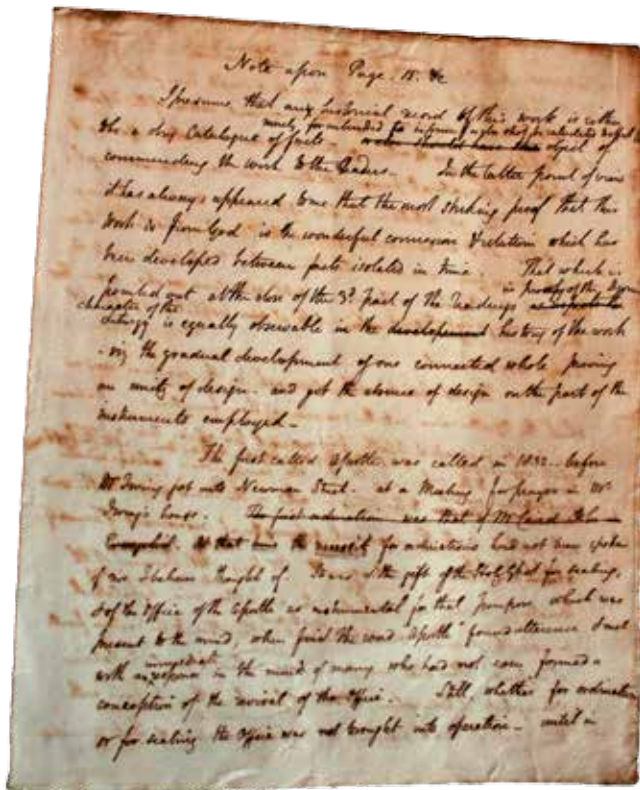
Irving a appris la volte-face de Baxter au moment même où il devait partir pour arbitrer entre lui et les administrateurs de l'Église édiflée pour lui. Car la communauté était en désaccord. Les glossolalies et les prophéties avaient attiré beaucoup de nouveaux membres, mais une partie de la communauté d'origine voulait enfin retrouver le calme pendant les offices. Les administrateurs ont demandé à Irving de choisir : S'il mettait fin à l'agitation des prophètes, il pouvait rester ; dans le cas contraire, il devrait partir. Cardale a assisté Irving en tant qu'avocat, mais en vain.

C'est ainsi que, le 4 mai 1832, Irving et les membres de sa communauté se sont retrouvés devant la porte close de leur église. Irving a alors prêché en plein air, puis dans une ancienne salle de vente aux enchères de chevaux. 200 croyants de son ancienne communauté l'ont suivi ; leur nombre s'est rapidement élevé à plus de 800. Après toutes ces déceptions, Irving et ceux qui étaient restés auprès de lui attendaient dès lors plus intensément encore l'avènement d'un apôtre. En août, Cardale a rejoint à son tour ce groupe de méprisés.

Les fidèles voulaient collecter de l'argent pour ériger une simple chapelle. Des prophéties le leur ont interdit. Une salle louée suffirait jusqu'au retour de Christ. Rapidement, ils ont trouvé une ancienne galerie de peinture dans la Newman Street, non loin de l'ancien lieu de réunion. La communauté s'y est installée le 19 octobre 1832.

Un apôtre sait discerner sa mission

Grâce à plusieurs prophéties, John Bate Cardale a été désigné comme apôtre et exhorté à



Extrait du commentaire de Cardale sur l'histoire de l'Église de Dowglass.

© Mark Cardale, London

dispenser le Saint-Esprit. Cardale était conscient du fait qu'il lui fallait tout d'abord croire lui-même qu'il était un apôtre. Il savait que les prophéties devaient être vérifiées. Et il a compris que c'était là l'une des tâches qui lui incombaient en sa qualité d'apôtre.

Cardale s'est rendu compte qu'il ne pouvait pas simplement faire ce que Baxter et Irving avaient enseigné aux fidèles. Il devait leur imposer les mains, et ils parleraient en langues, ils prophétiseraient et guériraient des malades. Leur espérance était de devenir impeccables comme

Jésus et, comme lui, de faire des miracles. Forts de ces dons de l'Esprit, ils partiraient pour prêcher et rassembler l'Église finale. Puis, au bout de trois ans et demi, Christ pourrait venir.

Cardale ignorait ce qui allait encore se produire d'ici le retour de Christ ; il a toutefois remarqué que Dieu le guidait différemment de ce que pensaient Irving et la communauté. Son premier acte ministériel en qualité d'apôtre, il ne l'a pas du tout effectué au sein de la communauté d'Irving, mais à l'occasion de sa visite chez les Drummond pour Noël, à Albury. La veille de

Noël 1832, il s'est senti intérieurement poussé à ordonner William Rennie Caird dans le ministère d'évangéliste, en lui imposant les mains. Sur l'incitation du prophète Taplin, il a ordonné, deux jours plus tard, Henry Drummond comme ange (évêque) de la communauté locale.

C'est ainsi qu'est née d'abord une Église dotée d'une hiérarchie ministérielle, avant que n'ait finalement eu lieu pour la première fois l'imposition des mains d'un apôtre en vue de la dispensation du saint-scellé ; c'était en 1847.

Avant cela, l'Église a appris ceci : Les ministères en tant que dons de Dieu étaient plus urgents pour elle que les différents autres dons de l'Esprit. Des apôtres devaient se trouver à la tête de l'Église, pour veiller au bon ordre des choses.

À l'époque, Cardale ne savait pas ce que réserverait l'avenir. Guidé par des prophéties, il avançait petit à petit, à tâtons. Cependant, le plan de Dieu était établi, il avait confiance en lui, et il était convaincu que Dieu avait besoin de l'apôtre qu'il était.

De quelle manière Cardale a-t-il été appelé à l'apostolat ?

Pour répondre à cette question, seuls des rapports écrits bien des années après l'événement sont connus. Toutefois, ceux-ci citent des dates divergentes.

Dans une lettre, Mary Ann Cardale a écrit rétrospectivement que son frère avait prié Dieu, le 7 novembre 1832, d'accorder le Saint-Esprit, ce sur quoi Henry Drummond s'était alors adressé à lui en disant : « Communique-le, communique-le, n'es-tu pas apôtre ? »

En 1851, Cardale a commenté l'ébauche de Thomas Dowglass d'une brève histoire de l'Église apostolique-catholique. En 2010, ce document a été redécouvert chez l'un de ses descendants. D'après celui-ci, Cardale écrit qu'il avait été appelé à l'apostolat avant que la communauté ne déménage dans la Newman Street (19 octobre 1832). Probablement a-t-il ici pensé à une prophétie d'août 1832, qui disait que le Seigneur voulait l'utiliser comme instrument pour rassembler et régir son peuple.

Les notes de Cardale datant de l'année 1851 distinguent la dispensation de l'Esprit lors du saint-scellé de celle au moment de l'ordination. Dans la communauté d'Irving, on n'attendait que la dispensation de l'Esprit lors du saint-scellé, et le mot « apôtre » était d'abord apparu dans ce contexte. Au travers de l'apôtre, Cardale voyait toutefois aussi un conducteur de l'Église, qui ordonne des ministres. C'est certainement pour cette raison qu'il avait déjà interprété la prophétie du mois d'août comme étant une vocation à l'apostolat.

Thomas Dowglass, ecclésiastique et auteur d'une histoire de l'Église apostolique-catholique, a déduit ceci des indications données par Cardale : Le ministère d'apôtre s'est progressivement déployé, sans plan humain, mais guidé par Dieu.

Une Église sous l'autorité d'apôtres

Nous sommes au matin du 14 juillet 1835. Les fidèles rassemblés en la paroisse centrale de Londres attendent que le nombre des apôtres soit complété. Cela se fera ce jour-là, croient-ils. Leur patience est cependant mise à rude épreuve.

La date avait été fixée par une prophétie, trois ans et demi plus tôt, et avait été récemment confirmée. Pour cette raison, on se réunissait quotidiennement, depuis huit jours, pour prier en commun. David Dow, le douzième apôtre, ne devait plus guère tarder à arriver !

Les Douze au complet

Au mois de juin, l'apôtre Cardale s'était rendu en Écosse, pour exhorter David Dow et son frère William à venir à Londres pour y occuper leurs places d'apôtres. Si William avait donné suite de bon gré à l'appel, son frère David, lui, doutait. Il se cachait pour ne pas rencontrer les messagers envoyés à sa suite, mais séjournait cependant à Londres. Viendrait-il à bout de ses doutes ?

L'après-midi du 14 juillet 1835, la paroisse s'est réunie une deuxième fois. David Dow ne s'est pas montré. Deux anges (évêques responsables de communauté) ont été placés devant l'assemblée. L'un d'eux, Duncan MacKenzie, a alors été appelé à l'apostolat par une prophétie du prophète Taplin : il était le douzième apôtre. Le chemin avait été bien long jusqu'à cet instant.

Cardale et Irving

Après avoir procédé, le jour de Noël 1832, à la

première ordination à Albury, Cardale exerçait aussi son apostolat dans sa paroisse londonienne. Une occasion particulière lui en avait été fournie : en mars 1833, Edward Irving avait été déchu, par un jugement du tribunal, du ministère spirituel dont il était investi au sein de l'Église écossaise. Sur un ordre prophétique, il attendait son ordination apostolique qui eut lieu le 5 avril, par l'apôtre Cardale. Dès lors et jusqu'à sa mort, le 8 décembre 1834, il présida aux destinées de la communauté de la Newman Street, à Londres, en qualité d'ange (évêque).

Soumis aux apôtres

Avant même d'ordonner Irving dans le ministère d'ange de la communauté, Cardale avait imposé les mains à Taplin, l'ordonnant ainsi prophète avec rang d'ange. Si, jusque-là, on avait pu avoir l'impression que le prophète dépendait directement de Dieu, cette ordination montra à l'évidence que même le prophète tenait son ministère de l'apôtre.

L'activité ministérielle de Cardale ne resta pas limitée à deux communautés, et, avec la vocation de Drummond, en septembre 1833, le cercle des apôtres commença, lui aussi, à s'agrandir. À la date du 14 juillet 1835, on comptait 24 communautés, avec, à leur tête, des anges ordonnés par les apôtres et soumis à l'autorité de ceux-ci.

Le modèle des « sept Églises »

Les communautés londoniennes revêtaient une importance particulière. Des prophéties réclamaient la création de sept communautés



Duncan MacKenzie, le 12^e apôtre (dessin de A.W.)

(Églises) à Londres, qui devaient servir de modèle pour montrer comment, dans un avenir proche, les chrétiens allaient se rassembler, dans toutes les nations chrétiennes, en une Église formée par le Saint-Esprit.

Quatre communautés ont été intégrées par leurs recteurs dans la communion des apôtres. Des anges, futurs responsables des trois Églises encore manquantes, ont été appelés. Ils ont ensuite rassemblé des membres pour fonder ces communautés.

Les ministres des Sept Églises constituaient le « Conseil de Sion » que présidaient, ensemble, les apôtres. Avec beaucoup d'autres ministres et membres des communautés, ce conseil était réuni l'après-midi du 14 juillet 1835, lorsque Duncan MacKenzie a reçu son ministère, devenant ainsi le douzième apôtre.

La « mise à part » des apôtres

MacKenzie étant l'ange de la communauté d'Islington, dans le Nord de Londres, on a immédiatement ordonné son successeur, car les anges des Sept Églises allaient devoir accomplir une œuvre particulière : ils devaient « mettre à part » les apôtres. Au soir de cette journée riche en événements, les anges des Sept Églises londonniennes imposèrent les mains aux douze apôtres. Par cet acte, ils annonçaient, en lieu et place de toute l'Église, que les apôtres étaient désormais, « mis à part », c'est-à-dire consacrés. Au sein de la chrétienté, ils ne devaient désormais plus obéissance à quiconque.

Attente de l' « envoi »

Les apôtres devaient désormais œuvrer pour la bénédiction de tous les chrétiens et leur servir de modèles. Après avoir été « mis à part », ils attendaient dès lors d'être « envoyés ». Cet « envoi » allait leur procurer la force d'agir de manière miraculeuse, force qu'ils ne possédaient pas encore. Ils croyaient que cet envoi ne pouvait pas encore avoir lieu, parce qu'ils se sentaient encore comme des enfants nouveaux-nés. L'Église, symbolisée par les Sept Églises londonniennes, devait les nourrir. En un premier temps, cette phase devait se faire en secret ; aussi se sont-ils réunis à Albury à cet effet.

Qu'attendaient-ils donc ? La réponse à cette question se trouve dans la conception particulière qu'avaient les apôtres anglais de l'apostolat biblique. Selon cette conception, Pierre et les onze apôtres avaient été institués dans l'apostolat pour les Juifs ; or, le peuple juif ne les avait pas reçus, si bien que Dieu avait rejeté les Juifs pour se tourner vers les païens.

you names of ordinations of angels may

| | | | |
|------------------|--------------|----------------------|-------------------------|
| Mellor | Dorchester | 19 May 1833 | JBC |
| Tudor | Strampton | 29 Dec. .. | JBC HD. |
| Hoblish | Chatham | 2 Jan 34 | JBC |
| Armstrong | Louthborough | 21 Jan. - | Edw. M. - HD |
| Barrow | Chatham | | JBC |
| Schall - | Louth - | 8 March | Edw. M. & HD. both pres |
| Tait | Edinburgh | 21. - | JBC - HD present |
| Wm Tait | Greenock | 24 April 10 May 1835 | JBC (and left) |
| Wm Dow | Kirkcaldy | 1 June | |
| Archer | Lyfard | 19 June - | H.D. only return |
| T. Thompson | Louthpita | 25 Sept. | JBC & HD. both pres |
| T. Armstrong | Strampton | 7 Oct. | do - |
| A. Pringle | Lyngton | 17 Dec. | do - do |
| H. Ballin | Birmingham | 25 Feb 35. | do - do |
| J. Green | Wells | 2 April | S. Percival |
| J. Anderson | Parsby | 22. | H. Drummond |
| J. Wells | Cambridge | 26. | Armstrong |
| Wm. Gambier | Newport | 8 May. | JBC |
| J. Cameron | Dunfermline | 12. - | H. Drummond |
| Wm. Spence | Perth | 14. - | do |
| Wm. Stone | Meltham | 28. | S. Percival |
| Heath | } | 3 June - | JBC. H. Drummond |
| Harrod | | | |
| Liton | } | 22 June | JBC |
| Waller | | | |
| Hardman | Dublin | 22 June | JBC |
| David Lee | Kirkcaldy | 24. | JBC |
| Wm. Barclay | Louth. | 1 July | JBC |
| Richard & Dudley | Birmingham | 5. - | JBC |

En 1851, pour aider Thomas Dowglass à rédiger sa chronique, l'apôtre Cardale a dressé une liste comportant la date de l'ordination des premiers anges. Dans la mesure où il se le rappelait encore, il y a aussi noté qui les avait ordonnés, lui (JBC) ou Henry Drummond (HD). Deux anges avaient été ordonnés par l'apôtre Sitwell et un autre par l'apôtre Armstrong. L'apôtre Cardale (JBC) en avait ordonné à coup sûr 13, et Drummond six. Pour six autres ordinations, lors desquelles lui et Drummond avaient été tous deux présents, Cardale ne savait plus qui des deux les avaient effectuées. C'est Cardale qui a procédé aux ordinations du 3 juin 1835, en présence de quelques autres apôtres. Les apôtres Armstrong, Dalton, Dow, Sitwell et Tudor avaient été ordonnés dans le ministère d'ange en un premier temps, puis d'autres anges leur avaient succédé, dont les ordinations sont aussi mentionnées. Dans de rares cas, des anges ont été ordonnés qui devaient commencer par rassembler des communautés.

Des apôtres pour le perfectionnement de l'Église

En un premier temps, Paul, en sa qualité d'apôtre des Gentils (païens), avait œuvré dans la pleine autorité apostolique, mais, par la suite, il s'était heurté à des résistances grandissantes au sein des Églises. Son apostolat aurait donc été comme «lié», entravé, au point qu'il ne pouvait plus l'exercer pleinement. Après une période de déclin de l'Église, Dieu aurait donné, en ce 14 juillet 1835, le nombre de douze apôtres pagano-chrétiens. Ceux-ci devaient à présent mener l'Église à sa perfection, afin de la préparer en vue du retour de Christ.

L'« envoi » qu'attendaient les apôtres devait mettre un terme à l'état de faiblesse de l'apostolat pagano-chrétien. C'est dans la pleine puissance de leur ministère que les Douze du temps de la fin devaient conduire une grande cohorte de chrétiens à la rencontre du Seigneur.

Le mauvais sort doit être conjuré

C'était là une tâche considérable. Allaient-ils réussir là où Paul (selon leur conception) avait échoué ? A cette fin, croyaient-ils, il fallait que le « lien » (l'entrave) fût brisé ou le mauvais sort conjuré, qui, depuis Paul, limitait l'action des apôtres.

Les apôtres s'initient à leurs tâches

Douze hommes ont adhéré avec foi à leur mission de servir le Seigneur en qualité d'apôtres. En un premier temps cependant, ils servent un nombre plutôt réduit de croyants. En attendant leur envoi, ils se mettent en quête de clarté au sujet de la voie qu'emprunterait la future Église.

Aux dons de l'Esprit manifestés en Écosse et en Angleterre ont succédé, depuis 1832, les actes des premiers apôtres ainsi que d'autres vocations d'apôtres. Un temps fort provisoire a été atteint lors de la mise à part des Douze, le 14 juillet 1835, qui se sont ensuite retirés à Albury. Ils ont abandonné leurs carrières professionnelles pour s'installer, avec leurs familles, dans des cabanes inoccupées d'ouvriers agricoles, installées sur la propriété de Henry Drummond.

Aux prophètes, la tâche d'interpréter la Bible

Aux prophètes, la tâche d'interpréter la Bible C'était une période de préparation à l'accomplissement de leur vraie mission. Les apôtres croyaient que Dieu avait l'intention de leur révéler, par l'intermédiaire des Sept Prophètes, et plus particulièrement de Taplin, leur « colonie », ordonnés aux fins de les aider, de grands mystères encore celés dans les paroles de la Bible. En ce 1er janvier 1836, ils étaient tous installés dans la bibliothèque de Drummond, à étudier le récit de la Création à raison d'un chapitre par jour.

Ils étaient convaincus que l'agir de Dieu obéissait toujours à un même modèle, que ce soit

lors de la création, au cours de l'histoire des patriarches ou de celle du peuple d'Israël. Et c'est sur ce même modèle qu'il dirigerait aussi leur travail.

Aux apôtres, la tâche de conduire les chrétiens hors de Babylone

Au fil de leur interprétation de la Bible, les prophètes ont dressé un tableau grandiose de la future Église. Toutes les prophéties se fondaient sur la pensée que Babylone symbolisait l'Église dans son état de désarroi et de division. Les apôtres devaient mener l'ensemble des chrétiens hors de Babylone, afin que Jérusalem puisse être rebâtie. L'interprétation en était la suivante : Après la chute de la Babylone spirituelle, une Œuvre unifiée, aux effectifs nombreux, placée sous l'autorité des apôtres, devait être constituée par des chrétiens originaires de tous pays et issus de toutes confessions.

L'objectif : des communautés fortes de 3000 fidèles

Le chandelier à sept branches, installé dans le tabernacle, était, pensait-on, le modèle du corps ministériel de la communauté. En conséquence, le corps ministériel complet d'une communauté devait se composer, outre de l'ange et de son suppléant, de six anciens affublés chacun d'un adjoint ; s'y ajoutaient 36 prêtres, soit, au total, 50 ministres sacerdotaux à la disposition de 50 membres adultes au moins. La taille minimale d'une communauté placée sous l'autorité de son ange était donc calculée à 2500 adultes, mais on en espérait plutôt 3000. Chaque ange d'une communauté principale devait, de surcroît, prendre en charge quatre



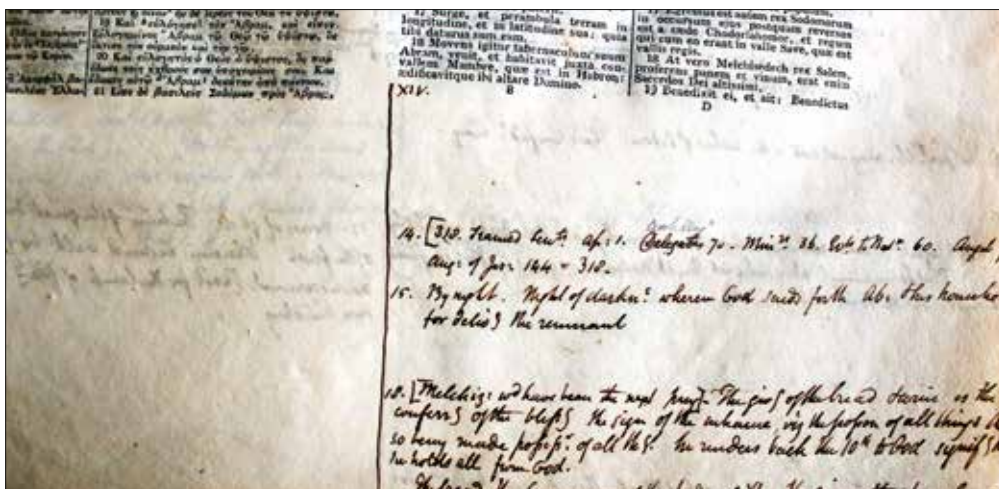
Cette photo – un collage fait par après – montre les apôtres de l'Église catholique-apostolique. De gauche à droite : Henry Drummond, John Tudor, Henry King Church, Henry Dalton, Francis Sitwell, William Dow, Thomas Carlyle, Francis Valentine Woodhouse (derrière), John Bate Cardale (devant), Spencer Perceval et Nicholas Armstrong. Duncan Mackenzie manque sur cette photo.

communautés de taille analogue, appelées « communautés-cornes » (NdT : Ces « communautés-cornes », dont le nombre ne dépassait pas quatre, rappelaient les quatre cornes de l'autel des holocaustes – cf. Exode 27 : 2 – et entouraient « l'autel » de la communauté principale, formant avec elle une entité spirituelle.)

En faisant le compte des effectifs espérés des Sept Communautés londonniennes et de leurs quatre communautés-cornes respectives, on en arrivait à quelque 100 000 membres adultes, ce qui correspondait alors à environ un dixième de la population de Londres. Et on s'attendait à des chiffres semblables partout dans le pays.

Un chrétien sur dix sous l'autorité des apôtres

Ces dimensions impressionnantes de l'Œuvre future concordaient avec l'interprétation que l'on faisait alors du 11^e chapitre de l'Apocalypse selon Jean. Les communautés, pensait-on, étaient les deux témoins décrits dans ce chapitre. Après la première époque apostolique, ces deux témoins avaient été tués, et voilà maintenant qu'après la période des 1260 ans, pendant laquelle la véritable Église était restée invisible, le temps de leur résurrection était venu. Le moment ne tarderait guère, où (selon Apocalypse 11 : 13) un grand tremblement de terre aurait lieu, détruisant la dixième partie de la grande ville, de la Babylone



Apêçu de la Bible, dans laquelle l'apôte Cardale a noté, en 1836, des interprétations prophétiques de livres vétêrotestamentaires

spirituelle. On en déduisait alors ceci : Un dixième de la chrétienté constituerait l'Église placée sous l'autorité des apôtres. Il fallait donc se préparer pour cette échéance.

Douze apôtres et leurs auxiliaires

De la Table des nations, en Genèse 10, et du récit qui y fait suite de la confusion des langues lors de la construction de la tour de Babel, on déduisait que la chrétienté était constituée de 12 tribus et de 70 nations. Un apôte devait être envoyé auprès de chacune de ces « tribus ». Compte tenu de la grande expansion espérée de l'Œuvre, les apôtres (dont, pensait-on, le nombre de ceux qui étaient simultanément en activité devait être limité à douze) devaient être soutenus par 70 « légats apostoliques » en qui on voyait les émissaires des Douze et dont les modèles bibliques étaient Timothée et Tite. Ces derniers avaient été de tels « légats apostoliques » qui, par mission de Paul, scellaient les gens parvenus à la foi, ordonnaient les ministres et « gouvernaient »

l'Église. Leurs actes ministériels tiraient leur validité du seul mandat conféré par l'apôte. D'une certaine manière, ils étaient des « apôtres auxiliaires » qui ne pouvaient agir en l'absence de mandat de leur apôte référent.

Devaient en outre être adjoints directement aux apôtres 60 « évangélistes auprès des nations », douze prophètes, douze évangélistes et douze pasteurs (bergers). Quant aux anges des Sept Communautés londoniennes, ils occupaient déjà une position particulière, à l'échelon immédiatement inférieur à l'ensemble des apôtres. Par la suite, douze anges devaient être ajoutés respectivement aux douze tribus, ces 144 anges formant ainsi, sous la direction des apôtres, le Conseil de Jérusalem.

Bientôt, les chrétiens allaient devoir faire un choix

À ce moment-là, il n'y avait encore bien évidemment que les douze apôtres et quelques

rare ministres de l'Église universelle pour les soutenir dans leur travail au sein de l'Église tout entière. Les apôtres cependant se concevaient comme étant dans la phase préparatoire à leur envoi et n'étaient par conséquent pas habilités à exhorter tous les vrais chrétiens et les ministres fidèles à sortir de la Babylone spirituelle.

Cette conception de leur ministère, ils l'ont aussi défendue dans un témoignage rédigé en 1836 et connu sous le nom de « Manifeste », que nous présenterons dans le prochain article de cette série.

L'enlèvement ou le feu de la tribulation

Les apôtres et leurs compagnons d'armes étaient des conservateurs, tant en ce qui concernait l'Église que la politique ; eux-mêmes n'avaient pas l'intention de détruire l'ordre ecclésiastiel et social existant, pour autant ils le voyaient voué à la ruine à cause du péché de ses défenseurs. À peu près à la même époque que celle de l'envoi des apôtres, les puissances de la Révolution qui, lors de la grande Révolution Française, de 1789 à 1815, avaient provoqué la chute de nombreux monarques et princes de l'Église, accompliraient leur œuvre de destruction de tous les liens avec l'ordre ancien des choses. Il y aurait alors un bref laps de temps, pendant lequel le reste fidèle de la chrétienté se rassemblerait autour des apôtres. Puis l'antéchrist prendrait le pouvoir sur le monde entier, pendant le temps de la grande tribulation.



Le collège des apôtres (sans Duncan MacKenzie)

Ceux qui avaient été scellés par les apôtres échapperaient à cette tribulation pour être les prémices de la moisson. D'autres, que les apôtres n'avaient pas pu accepter, seraient purifiés par le feu de la tribulation pour former, après le jugement de l'antéchrist, le « gros » de la moisson. La loi mosaïque exigeait qu'avant de rentrer la moisson, on fit l'offrande de premiers épis. On y a vu préfigurée la différence qui est faite dans l'Apocalypse, aux chapitres 7 et 14, entre les 144 000 prémices scellées et la grande foule venue de la tribulation.

Le Manifeste : Avertissement et invitation

Le Manifeste des apôtres anglais est évoqué de façon récurrente. Ernst Adolf Rossteuscher, un théologien de l'Église apostolique-catholique, y voyait, en 1871, « la pièce maîtresse de la littérature ecclésiastique depuis l'achèvement du Nouveau Testament. » En 1847, l'apôtre Woodhouse, quant à lui, n'y avait vu qu'un document propre à son époque, qui reflétait « l'état des choses » en 1836 et qui correspondait à la « mesure de lumière que Dieu avait alors accordée à ses serviteurs. »

Un message adressé à toutes les autorités chrétiennes

Le Manifeste a été publié en 1837, sans titre ; il débutait par l'adresse suivante : « Aux patriarches, aux archevêques, aux évêques, et à tous ceux qui occupent le premier rang dans l'Église de Jésus-Christ, par toute la terre, et aux empereurs, aux rois, aux princes souverains, et aux gouverneurs en chef de toutes les nations baptisées. » Il résultait d'une exigence formulée par les prophètes qui réclamaient un « témoignage contre Babylone ». Pour les auteurs du texte, « Babylone » désignait le désordre en matière spirituelle qui, à leurs yeux, régnait non seulement dans l'Église, mais aussi dans le fonctionnement de l'État, qui n'obéissait plus, désormais, aux principes chrétiens.

Une reconnaissance de tous les ministères ecclésiastiques ?

Dès avant le Manifeste, les apôtres avaient rédigé un autre manifeste à l'adresse de l'Église anglicane, qui contenait déjà beaucoup d'éléments repris ultérieurement dans le « grand »

Manifeste. Cette profession de foi adressée à l'Église anglicane avait été officiellement adoptée le jour de Noël 1835. Dès janvier 1836, les évangélistes ont démarché les presbytères de Londres et d'autres villes anglaises, dans le but d'inciter les ecclésiastiques à suivre les apôtres avec toutes leurs ouailles. Beaucoup d'ecclésiastiques sont restés indifférents à cette démarche ; l'un d'eux, George Bellet, y a réagi de manière courroucée, en déclarant que, peu de temps auparavant, ces mêmes gens qui frappaient maintenant à sa porte, avaient répan- du l'opinion selon laquelle lui-même et ses confrères n'étaient pas des ecclésiastiques véritables, puisque, non pas les évêques, mais seuls les apôtres étaient habilités à ordonner des ministres. Or, ils lui faisaient entendre à présent que Dieu n'ignorerait ni sa personne ni son ministère.

Bellet émettait des doutes quant à l'honnêteté de l'offre qui lui était faite : ce message au clergé lui semblait trop contradictoire. Cependant, pour peu qu'on lise le Manifeste plus attentivement, cette contradiction se lève : on y explique qu'après la disparition des apôtres, les chrétiens se seraient mis en quête de ministres de substitution et en seraient venus à penser que les évêques pourraient ordonner des ministres. Ce n'était certes pas là ce que Dieu voulait, mais il l'avait toléré et il avait même agi à travers de tels hommes, de manière restreinte, bien évidemment. Désormais, il y avait de nouveau des apôtres qui, n'étant pas encore envoyés, ne pouvaient pas justifier de leur ministère en œuvrant dans une grande puissance. Bientôt ils le seraient, et, dès lors, chaque ecclésiastique

devrait faire son choix et décider de suivre (ou non) les apôtres, afin de préserver de cette sorte (ou non) ses ouailles des jugements eschatologiques.

Impureté de l'Église: Guérison ou ruine

En réalité, les apôtres n'envisageaient pas que leur message adressé à la chrétienté pût détourner les jugements sur « Babylone ». La chrétienté n'était pas « l'Église une, sainte, catholique et apostolique » du symbole de Nicée-Constantinople, mais se composait bien plutôt d'une multitude de « sectes ». Or, selon les apôtres, il convenait d'appliquer à cet édifice spirituel composé de telles « sectes » les prescriptions notées en Lévitique 14 sur la purification d'une maison lépreuse. En un premier temps, il fallait tenter d'ôter la lèpre et de conserver la maison : telle était la raison d'être du Manifeste. Si la guérison échouait, il fallait abattre la maison et transporter les matériaux en un « lieu impur ».

L'apôtre Cardale a commenté cette disposition en les termes suivants : « Nous avons voulu guérir Babylone, mais elle n'a pas guéri » (Jérémie 51 : 9). Dans ses commentaires, l'apôtre Woodhouse, quant à lui, a insisté sur la conclusion de Jérémie : « Abandonnons-la, et que chacun aille dans son pays. » Les membres du cercle d'Albury avait déjà fait le lien entre ce passage de l'Écriture et l'Apocalypse, où il est dit : « Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez point à ses péchés, et que vous n'ayez point de part à ses fléaux » (Apocalypse 18 : 4). Les apôtres ont rédigé le Manifeste précisément dans l'intention d'inciter à la sortie de la « Babylone » ecclésiale ; avant même la rédaction du

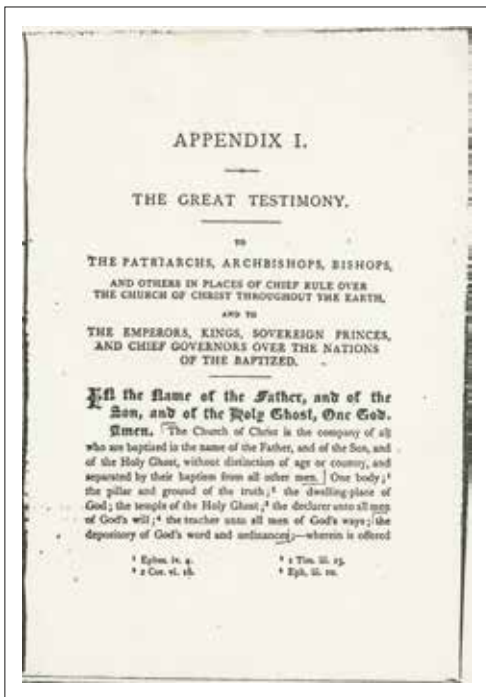
Manifeste, ils en étaient arrivés à la conclusion que la « Babylone » ecclésiale refusait de se laisser guérir. Il ne restait donc plus qu'à apporter la preuve que « cette œuvre [sous l'autorité d'apôtres] n'a pas été une entreprise de sape des ordonnances existantes », comme l'a dit, rétrospectivement, l'apôtre Woodhouse.

Non pas une nouvelle secte, mais l'Œuvre de Dieu

Cette Œuvre sous l'autorité d'apôtres, déclaraient-ils, n'est pas « une nouvelle secte ; c'est l'œuvre de Dieu pour communiquer sa grâce à toute la Chrétienté. » Et d'opposer les communautés apostoliques, dont les ministres étaient, selon leur conviction, donnés par Dieu, à d'autres communautés, dans lesquelles ils voyaient « des synagogues de l'Antéchrist, présidées par des chefs élus par le peuple. »

Ainsi est apparue une certaine contradiction par rapport à la définition de l'Église donnée au début du Manifeste : « L'Église de Jésus-Christ est l'assemblée de ceux qui sont baptisés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, sans égard ni au siècle, ni au pays, et qui sont séparés par le baptême de tous les autres hommes. »

Cette contradiction est levée dès lors qu'on voit, dans cette définition, celle d'une Église idéale, à laquelle on mesure la réalité historique au sein de laquelle il existe, au lieu du Corps un, les « sectes » évoquées plus haut. C'est sous l'autorité des apôtres qu'on pourra retrouver l'Église véritable, redevenue visible. On s'attendait au fait que tous les baptisés ne suivraient pas les apôtres, mais on pensait



Le Manifeste

qu'environ un dixième des chrétiens, constituant un « reste fidèle », rejoindrait l'œuvre de salut dirigée par des apôtres, en vue d'échapper aux jugements eschatologiques. Et ces fidèles ne se rassembleraient pas à la suite de miracles, mais sous l'effet de la parole de Dieu : « Par les paroles de vérité et de vie il sépare ceux qui lui sont restés vraiment fidèles de la masse de ceux qui font simplement profession de le servir dans toute la Chrétienté. »

Le baptême implique une responsabilité

Les apôtres ne se voyaient pas en fondateurs d'une nouvelle Église, mais en restaurateurs de l'Église fondée une fois pour toutes lors de la première Pentecôte. C'est à rejoindre cette œuvre de rétablissement qu'étaient appelés les

membres de toutes les autres Églises. Et les apôtres d'argumenter :

« Répandre le Saint-Esprit sur une secte quelconque, c'eût été justifier celle-là uniquement, quand toutes ont manqué; répandre le Saint-Esprit sur toutes, c'eût été confirmer chacune dans sa séparation volontaire et dans sa bonne opinion d'elle-même. Mais le dessein de Dieu a été de susciter des Apôtres et des Prophètes, de poser de nouveau les anciens fondements et d'y rebâtir son temple spirituel, pour envoyer de là ses messagers, appeler et bénir ses enfants. »

Aucun baptisé ne peut rester neutre envers l'envoi des apôtres : « Si le Seigneur envoie encore des Apôtres et des Prophètes à son Église, et que ceux qui ont été baptisés les repoussent et les persécutent, ils se déclarent apostats : et ainsi la lumière rendra les ténèbres plus sensibles. »

Le Manifeste : Déclaration de principe ou document d'époque ?

Pourquoi un document, considéré en 1847 comme étant lié aux circonstances propres à son époque et reflétant un état antérieur de la connaissance de ses auteurs, est-il traité quelques années plus tard comme une déclaration de principe des apôtres ? La réponse à cette question se déduit de l'histoire ultérieure de l'Œuvre apostolique-catholique : Étant donné que l'entité des douze apôtres s'est désagrégée en 1841, sans plus être rétablie par la suite, le Manifeste est devenu le seul document accessible au public, que les douze apôtres avaient publié ensemble. Lors de divergences ultérieures, les parties en présence l'ont interprété de diverses manières.

Crise et nouveau départ (1840–47)

Dans l'ensemble, les apôtres attendaient leur envoi. Huit d'entre eux aspiraient cependant d'ores et déjà à se faire une idée de leurs futurs champs d'activité et s'y rendirent. À leur retour, ils furent confrontés à des discussions au sujet de l'évolution ultérieure de l'Église. Deux apôtres suivirent leurs propres voies. Était-ce la fin de l'activité apostolique ?

Les « tribus » et la chapelle des apôtres

En juin 1836, à la suite d'une prophétie, l'apôtre Drummond donna l'impulsion à la répartition des chrétiens européens en douze « tribus ». Chaque apôtre devait en prendre une en charge ; il lui fallait donc d'abord la découvrir. L'exemple biblique de cette démarche, c'étaient les espions envoyés en exploration dans le pays de Canaan. Dans leurs champs d'activités futurs, les apôtres et leurs compagnons de voyage devaient se mettre à la recherche de « l'or », c'est-à-dire de ce qui y subsistait du message chrétien originel.

Tandis que huit apôtres allèrent ainsi explorer leurs « tribus » et que quatre restèrent à Albury, l'apôtre Drummond fit ériger là, à ses propres frais, une chapelle des apôtres, qui, comme les grandes cathédrales anglaises comportait, en annexe, une salle du conseil de forme octogonale.

Qui dirige l'Église ?

Au moment précis où cette chapelle fut achevée, l'Œuvre que Dieu voulait accomplir par l'intermédiaire des apôtres connut une crise. Les débats portaient sur les rapports des

apôtres avec le concile de l'Église, le « Conseil de Sion ». Un nombre non négligeable de frères du ministère concevaient ce Conseil de Sion comme une sorte de Parlement ecclésiastique et les apôtres comme des hommes dont la mission consistait à appliquer les résolutions de ce parlement. Les apôtres revendiquaient, quant à eux, l'autorité de fixer les règles ; à leurs yeux, le concile était là pour les aider à se forger leur propre opinion des choses, et ils le respectaient pour cela.

À la suite de ces discussions, on mit un terme aux réunions du Conseil de Sion. La querelle



La « Salle du Concile », avec la table octogonale des apôtres. Ils s'asseyaient par deux aux six côtés extérieurs. Le côté près de l'étagère de livres était symboliquement dédié à Jésus-Christ. Au premier plan, l'accès relevable réservé aux deux secrétaires de séance

aurait pu être évitée, dit Cardale rétrospectivement, si, avant d'effectuer leurs voyages, les apôtres avaient pris soin de définir leurs compétences et celles du concile de l'Église.

La perte de l'unité des douze apôtres

Les apôtres réussirent certes à imposer leur point de vue, mais l'apôtre MacKenzie pensait que c'était après leur envoi seulement que les

apôtres pouvaient disposer de compétences aussi étendues ; aussi ne signa-t-il pas la déclaration commune des apôtres. Il mena encore d'autres entretiens à Albury, mais se sentit finalement dans l'impossibilité de continuer à exercer son ministère. Peu avant sa mort, il se désigna comme étant le plus faible des apôtres.



Albury : C'est dans la maison octogonale du « Chapitre », à côté de la chapelle des Apôtres, que les apôtres siégeaient en conseil

L'apôtre Dalton avait quitté Albury avant lui. Selon certaines sources, il critiquait l'état de l'« Œuvre » ; les documents connus à ce jour ne donnent pas davantage de précisions à ce sujet. Il est redevenu un ecclésiastique de l'Église anglicane. C'est la raison pour laquelle le conflit avec lui est rarement traité dans la littérature, si bien qu'on a l'impression que seul l'apôtre MacKenzie ait été à l'origine de la crise.

Au début du mois de février 1841, les apôtres cessèrent d'œuvrer en commun. Au début, les dix apôtres restants continuèrent certes de se rencontrer, puis ils confièrent les rênes de l'Église à un « Comité des Quatre », constitué des apôtres King, Armstrong, Tudor et Sitwell. Cette décision fut prise en souvenir des années 1838–1840, où huit apôtres s'étaient rendus auprès de leurs « tribus » et quatre étaient restés à Albury. Quant aux Sept communautés londoniennes qui, en raison de leur fonction de modèle de l'Église future, avaient été jusqu'ici dirigées collégialement par les douze apôtres, elles furent soumises, à partir de 1844 et jusqu'à nouvel ordre, à l'autorité du seul apôtre Cardale qui était en charge de l'Angleterre. Tous les autres apôtres étaient libres de disposer de leur temps comme bon leur semblait.

Était-ce la fin de l'Œuvre dirigée par des apôtres ?

Les apôtres restants gèrent diversement la situation. L'apôtre Drummond pensait par intermittence qu'avant le retour du Seigneur il n'existerait pas d'Église répondant à la volonté de Dieu, mais seulement quelques indications au sujet de ce que l'Église devrait être. Dans le meilleur des cas, il s'attendait à ce que



Henry Dalton

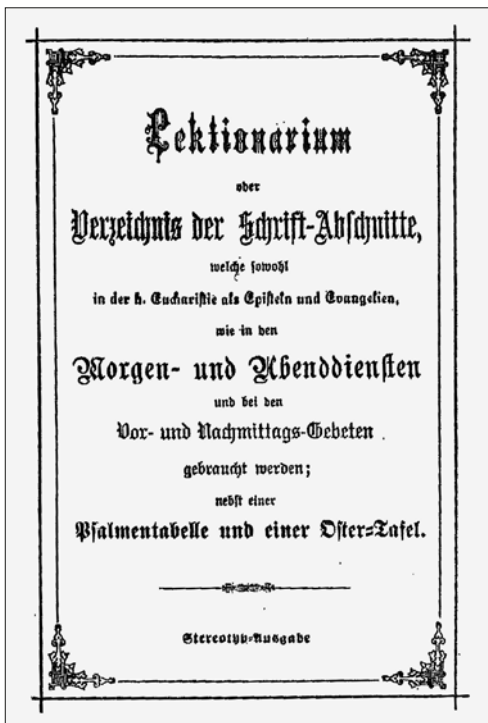


John Bate Cardale

quelques rares communautés fussent des modèles témoignant de cette Église idéale. Il anticipait ainsi une position qui, par la suite, devint la doctrine apostolique-catholique officielle.

L'apôtre Carlyle continuait d'espérer en l'envoi des apôtres et en la réalisation du plan de Dieu au sujet de l'Église. Il apprit l'allemand et œuvra en Allemagne, en compagnie des évangélistes Böhm et Caird, en vue de préparer la création ultérieure de communautés. S'il poussait à la complémentation du cercle des apôtres, c'était à cause de son espérance que l'envoi des apôtres dans la plénitude de leur pouvoir ministériel pourrait alors avoir lieu et qu'une Œuvre aux effectifs plus importants verrait le jour, réalisant ses attentes.

Sur la base du Manifeste, l'apôtre Cardale rédigea quant à lui un manuel à l'usage des ecclésiastiques et élabora une liturgie très complète. Pour disposer du temps libre nécessaire à cette fin, il se retirait par moments de la Direction active de l'Église.



Index des extraits scripturaires (page-titre)

En ce temps-là, des conflits durs éclatèrent entre quelques ministres de l'Église, qui devaient se régler sans l'intervention de Cardale, l'apôtre de tutelle. On se disputait au sujet de détails de l'attente eschatologique et de la question de savoir si une liturgie détaillée, fixant, pour l'officiant et l'assemblée, les termes de grandes parties de l'office religieux, ne restreignait pas nécessairement l'activité du Saint-Esprit.

Les apôtres Cardale et Drummond avaient, eux aussi, des divergences au sujet de quelques points concernant l'organisation de la liturgie, si bien que deux liturgies différentes

finirent par être instaurées, l'une pour l'Angleterre et l'autre pour l'Écosse.

Sous l'autorité de l'apôtre Cardale, la liturgie prit une telle ampleur que de petites communautés durent être fermées, les nouvelles formes liturgiques ne pouvant se pratiquer qu'au sein de paroisses plus importantes. Les évangélistes se sentirent entravés dans leur travail, car, après la fermeture des communautés, les fidèles qu'ils avaient rassemblés retournaient fréquenter les offices anglicans.

La pérennité de l'apostolat

En 1846, les apôtres renoncèrent à l'exigence de l'unanimité pour la prise de décisions. Ils résolurent de laisser à chaque apôtre la liberté de décider de ce qu'il y avait à faire dans sa tribu. Ils renoncèrent aussi au Comité des Quatre qui siégeait à Albury, abandonnant par là-même aussi l'apparence de l'existence d'un Comité directeur de l'Église tout entière. Les apôtres remirent d'autres sessions communes à une date indéterminée. Une nouvelle session pouvait être convoquée à l'initiative personnelle de Cardale ou à la demande de deux autres apôtres ; c'est ce qui se produisit en 1851.

Dans la mesure où des communautés étaient constituées et rassemblées, les apôtres de tutelle devaient commencer la dispensation du saint-scélé attendue depuis quinze ans déjà. Les premiers saints-scellés furent administrés en Angleterre, en mai 1847. En Allemagne, l'apôtre Carlyle scella les premiers fidèles à Francfort-sur-le-Main, le 17 octobre 1847, puis, le 19 mars 1848, il scella un petit groupe à Berlin.

Après la crise : L'essor en Allemagne septentrionale

Pendant que la crise couvait au sein de l'Œuvre apostolique, le nombre de membres actifs a sensiblement baissé dans les communautés des îles britanniques. Il a fallu attendre 1847 pour assister à une remontée. Durant la même période, le travail a débuté dans d'autres pays, connaissant un succès particulier en Allemagne septentrionale.

La crise avait débuté en 1841, lorsque deux apôtres s'étaient désolidarisés des Douze, et elle s'était amplifiée à la suite des dissensions qui avaient surgi parmi les dix apôtres restants. Elle a pris fin en 1846, grâce à un compromis : Désormais, chaque apôtre devait se mettre à l'œuvre dans son champ d'activité, selon les modalités choisies par lui. Ainsi la voie fut ouverte, pour les apôtres, en vue de dispenser le saint-scélé.

La relance après la crise

Les répercussions de la crise ont été particulièrement évidentes en Angleterre : en 1840, on y comptait 30 paroisses ; en 1843, la moitié d'entre elles ont été fermées. Après 1848, dix ont été rouvertes, mais 40 % de leurs anciens membres n'y sont plus revenus. 20 % les ont réintégrées progressivement. Entre 1847 et 1852, l'apôtre Cardale a scellé quelque 2300 adultes.

En Écosse, l'apôtre Drummond a scellé 215 personnes ; l'apôtre Armstrong en a scellé 140 en Irlande. Sur le continent européen, des succès ont été enregistrés en Suisse où, entre 1850 et 1852, environ 300 personnes ont été

scellées ; en France, on en a compté près de 250, en Belgique 20 et, aux États-Unis et au Canada, 232.

Face à ces réalités, la réussite de l'apôtre Thomas Carlyle en Allemagne septentrionale a été remarquable. Au cours des seules cinq premières années de son activité, il a fondé 17 communautés et scellé 1004 nouveaux membres.

Les limites de la tolérance étatique

En Prusse, le plus grand État d'Allemagne septentrionale, la fondation de paroisses apostoliques-catholiques a été favorisée par une législation culturelle plutôt tolérante. Dans une « licence concernant la formation de nouvelles sociétés religieuses », datée du 30 mars 1847, le roi Frédéric-Guillaume IV a confirmé sa volonté de « conserver entière la liberté de croyance et de conscience. » Dans le même temps, il a autorisé les membres des Églises catholique et protestante à déclarer leur sortie de ces dernières et a permis la fondation de nouvelles « sociétés religieuses. » Ces mesures visaient à inciter ceux qu'on appelait alors des « dissidents » à quitter leur Église régionale, afin que le calme revienne au sein de celle-ci.

Tolérantes en apparence, ces dispositions n'en ont pas moins entraîné beaucoup de difficultés concrètes. En célébrant les baptêmes, les cérémonies funèbres et les mariages, et en les consignant dans les registres des Églises, les ecclésiastiques remplissaient les fonctions

d'agents de l'État. C'est en 1874 seulement que l'enregistrement de l'« État civil » a été confié aux villes et aux communes. En 1847, on avait certes annoncé la mise en place d'une procédure d'enregistrement étatique extérieure à l'Église nationale, mais les conditions d'exécution n'en avaient jamais été précisées. À titre provisoire, les sujets du royaume qui avaient déclaré leur sortie de l'Église régionale devaient confier à l'un de leurs ecclésiastiques, « s'il est disposé à le faire », le soin d'enregistrer les « actes ministériels » ayant des répercussions sur la vie « civile », c'est-à-dire les baptêmes, les enterrements et les mariages. Ces ecclésiastiques se chargeaient alors non seulement de l'enregistrement, mais aussi de l'exécution de ces « actes ministériels » précisés dans la licence. Dans le cas d'un mariage, cela signifiait concrètement que la dispensation de la bénédiction nuptiale protestante juridiquement indispensable était suivie d'une bénédiction spéciale dispensée par un ministre de l'Église apostolique-catholique.

Problèmes liés à la pratique de la foi

Carl Hennig était un ancien compagnon tailleur « qui se dit prêtre de l'Église apostolique. » Dans le village de Buchwäldchen, en Silésie, il avait fondé une communauté apostolique. Lorsqu'à la fin de l'été 1851 il avait voulu se marier, on lui a expliqué que la publication des bans et le mariage au sein de l'Église régionale n'étaient possibles qu'à la condition que « je sois disposé à me détacher de mon erreur et à renoncer à ma mission de prêtre irvingien, et que, dans le cas contraire, la seule solution dont je dispose consiste à déclarer ma sortie effective de l'Église régionale protestante. » Hennig a opposé à cette disposition l'argument suivant : « Parce que je crois à un *rassemblement*, et non pas à



L'apôtre Thomas Carlyle (1803-1855)



Johann Heinrich Ernst Ludwig Geyer (1818-1896)

une division, je n'ai pas quitté l'Église protestante qui fait partie du corps mystérieux de Jésus-Christ. »

Le mariage de Hennig a certes été repoussé d'un an, mais, finalement, les autorités ecclésiastiques ont dû céder. La même chose s'est produite dans les cas où les ecclésiastiques locaux refusaient de dispenser le baptême aux enfants de parents apostoliques.

Défenseurs et adversaires

Les représentants de l'Église régionale protestante étaient divisés au sujet de l'évangélisation apostolique-catholique dont l'objectif était que « les membres pieux et croyants au moins (de l'Église régionale) adhèrent à la constitution parfaite de l'Église apostolique. » Quelques correspondants des autorités religieuses se sont laissés aller à suggérer qu'ils partageaient la critique apostolique-catholique de l'état des Églises établies. Ils persévéraient néanmoins par principe dans la conviction que « l'Église protestante était en possession de tous les moyens de grâce nécessaires au salut et que, par conséquent, elle n'en était pas réduite à attendre de nouveaux apôtres et prophètes. »

En février 1848, les autorités religieuses voulaient faire interdire par la police les rassemblements des chrétiens apostoliques, mais elles n'ont pas pu concrétiser leurs intentions. Au cours de l'après-midi du 18 mars, un samedi, des incidents violents ont éclaté à Berlin entre des habitants de la ville et des soldats, qui ont duré jusqu'aux premières heures du dimanche. Les offices religieux dominicaux ont tous été supprimés, à l'exception d'un seul : ce 19 mars, l'apôtre Carlyle a scellé 60 personnes dans le salon d'un hôtel. Pour prendre part à ce service divin, il fallait franchir les barricades dressées la veille. À la suite de cette révolution, les pouvoirs de la police ont été limités.

De temps en temps, les autorités provinciales ont certes cherché, en recourant à des arrestations et des extraditions, à empêcher la propagation de la doctrine apostolique-catholique, mais sans succès. Quelques personnalités influentes de la société civile et politique, comme, notamment, le journaliste et homme politique conservateur Hermann Wagener, ont adhéré à la foi apostolique-catholique, si bien

que des mesures efficaces à long terme contre la propagation de la doctrine n'ont pas été mises en œuvre. Dans un nombre grandissant de localités prussiennes, la dispensation du baptême par des prêtres apostoliques-catholiques n'a plus été punie grâce à d'influents défenseurs et à des interprétations divergentes des lois. L'apôtre Carlyle n'a pas hésité à encourager les prêtres à baptiser.

Aux côtés de l'apôtre

Dès 1837, l'apôtre Carlyle s'était mis à apprendre l'allemand au cours de séjours prolongés dans son futur champ d'activité. Grâce à deux livres qu'il avait écrits, il a réussi à toucher des gens instruits de la noblesse et de la bourgeoisie. C'est ainsi que J.T. Böhm devint rapidement son plus proche collaborateur. Fils d'un père d'origine allemande et d'une mère anglaise, il était né à Copenhague et avait accompagné sa mère, devenue veuve, à Londres. Désormais, il parcourait l'Allemagne septentrionale seul ou en compagnie de l'apôtre Carlyle, en qualité d'évangéliste. Il est ainsi entré en contact avec Heinrich J. Thiersch, professeur

de théologie à Marbourg, qui a fait partie des premières personnes scellées en Allemagne. Thiersch a alors quitté sa chaire d'enseignement pour présider aux destinées de la communauté de Marbourg nouvellement fondée et pour entretenir par ailleurs, en qualité de « berger auprès de l'apôtre », le contact entre l'apôtre, les conducteurs et les prêtres.

Conformément à la conception alors en vigueur, les ministres



Johann Heinrich Ernst Ludwig Geyer (au centre, assis) en compagnie de ministres des communautés apostoliques-catholiques

devaient être « appelés » à leur ministère par des prophètes. L'apôtre avait, quant à lui, toute liberté d'ordonner ou non ces appelés. En un premier temps, l'apôtre Carlyle était accompagné, au cours de ses voyages, par divers prophètes du cercle des « Sept prophètes de l'Église universelle ». Contrairement à lui, ces prophètes ne parlaient pas l'allemand. À partir de 1850, Heinrich Geyer était prophète avec rang de prêtre, puis, dès 1852, avec rang d'évêque (ou « ange »); c'est lui qui accompagnait dès lors constamment l'apôtre Carlyle. À la suite de son adhésion à la foi apostolique-catholique, il avait dû quitter son poste de maître d'école dans le royaume de Hanovre; il s'était établi à Berlin où il survivait grâce à des travaux d'écriture.

Deux anciens pasteurs, Carl Rothe et Albert Köppen, avaient, eux aussi, un rang d'évêques

et dirigeaient des communautés. En sa qualité d'ancien maître d'école, Geyer jouissait certes d'une réputation sociale inférieure à la leur, mais, étant donné qu'il était le compagnon de voyage permanent de l'apôtre et qu'il appelait tous les nouveaux ministres par la prophétie, on a fini par voir en lui une personnalité importante parmi les ministres apostoliques-catholiques.

Une exigence de progrès plus rapides

L'apôtre Carlyle perpétuait l'espérance originelle en l'instauration d'une grande Œuvre parmi tous les chrétiens. Il s'apercevait cependant aussi qu'il n'avait guère accès aux cercles catholiques et critiquait l'activité limitée des autres apôtres, ses compagnons d'œuvre. À ses yeux, la cause en était évidente : L'envoi du ministère apostolique dans la plénitude de ses pouvoirs était encore à venir. L'assemblée des apôtres qui eut lieu en 1851 allait en préparer la voie.

Le saint-scellé apostolique-catholique

Le saint-scellé (ou « imposition des mains par un apôtre ») était dispensé aux adultes, à partir de l'âge de 21 ans. On enseignait que, par cet acte, était communiquée la plénitude de l'Esprit. Le Saint-Esprit œuvrait dès lors comme un esprit de force en la personne scellée. Celle-ci ne devait plus vivre seulement pour elle-même, mais servir le corps de Christ (l'Église) tout entier. On enseignait en outre que le saint-scellé était un complément au baptême, auquel tous les chrétiens devaient aspirer, et la condition nécessaire à la participation à l'enlèvement des cent quarante-quatre mille dont il est question en Apocalypse 7.

Les candidats au saint-scellé s'agenouillaient devant l'autel. L'apôtre leur imposait alors les mains et prononçait les paroles de dispensation du saint-scellé. Auparavant, les candidats avaient renouvelé leur vœu de baptême et consenti une offrande particulière.

C'est au cours des années ultérieures seulement que l'imposition des mains a été augmentée d'une onction. Quelques années après 1863, la possibilité a été aménagée, pour l'apôtre, trop faible pour l'accomplir, d'en déléguer la dispensation à des ministres ayant rang d'évêques.

L'assemblée des apôtres de 1851: Des attentes déçues

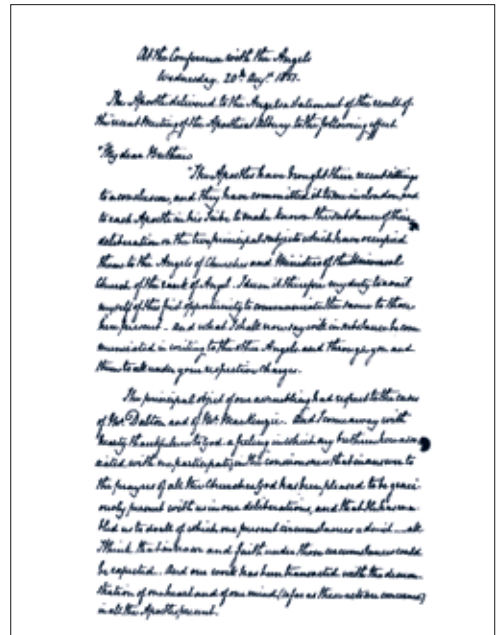
En 1846, dix apôtres avaient trouvé un compromis leur permettant de poursuivre l'Œuvre initiée en 1835. Ils n'ont cependant pas réussi à satisfaire les grandes attentes des premières années. L'apôtre Carlyle croyait en connaître la cause: Le « nombre sacré des Douze » n'existait plus, si bien que l'envoi attendu des apôtres dans la pleine puissance de leur ministère ne pouvait plus avoir lieu. Cela devait changer à la Pentecôte de l'année 1851, mais les autres apôtres, ses compagnons d'œuvre, le voulaient-ils aussi ?

Convocation d'une assemblée des apôtres

En 1846, il avait été convenu que l'apôtre Cardale convoquât une nouvelle assemblée des apôtres s'il le jugeait nécessaire et que deux autres apôtres en fissent la demande. En 1851, une telle demande fut faite par deux apôtres. Comme convenu, l'apôtre Cardale convoqua donc les apôtres en assemblée, mais il n'était pas disposé à en assumer les conséquences, parce qu'il redoutait « tous les maux possibles » dus à la divergence persistante, parmi les apôtres, de leurs opinions et conceptions. Si ces maux devaient ne pas se manifester et si, contre toute attente, de bonnes résolutions étaient prises, il faudrait remercier « les deux frères qui ont pris la responsabilité de convoquer cette assemblée », expliqua Cardale à Drummond.

Nous ne disposons d'aucune source nous permettant de déduire l'identité des requé-

rants. L'apôtre Carlyle était sans doute l'un d'eux, puisque, plus qu'aucun autre, il a appelé les fidèles confiés à ses soins de prier pour la réussite de ce grand projet. Et il en attendait beaucoup: Le nombre des apôtres devait de nouveau être porté à douze, les autres apôtres devaient « entrer de plain pied dans leur activité » et « parvenir à l'unité à tous égards ». De cette manière, la condition manquante à l'envoi des apôtres devait être remplie. Dès lors, « les apôtres allaient être nantis d'une force et d'un pouvoir jusqu'alors inconnus. »



Procès-verbal de la session, lors de laquelle l'apôtre Cardale a informé les anges des communautés londoniennes des résolutions de la conférence des apôtres à la Pentecôte de l'année 1851

L'éveil de grandes attentes

Cet appel, l'apôtre en charge de l'Allemagne septentrionale l'a lancé le 4 avril 1851, dans une petite communauté de son champ d'activité. Il l'a fait imprimer dans la foulée et « remettre aux conducteurs des communautés aux fins de distribution dans les communautés et seulement dans les communautés », pour que tous les fidèles soient encouragés, « maintenant précisément qu'un moment important de l'histoire de l'Œuvre est arrivé », à soutenir les apôtres « de leurs prières d'autant plus ferventes. »

Et l'apôtre Carlyle de souligner l'importance du moment au moyen d'une interprétation (typologique) de l'histoire du roi David. David, déduisait-il de l'Écriture sainte, avait été oint roi à trois reprises : d'abord en secret, par le prophète Samuel (cf. I Samuel 16 : 13), puis, après la mort de Saül, par les hommes de la tribu de Juda (cf. II Samuel 2 : 4) et enfin par tout Israël (cf. II Samuel 5 : 3). Pour Carlyle, sa première onction était une préfiguration de l'appel prophétique des apôtres, la deuxième de leur mise à part, le 14 juillet 1835, et la troisième, de leur envoi toujours en attente. Depuis leur mise à part, les apôtres exerçaient ainsi leur ministère à l'égard de tous ceux « qui les recevaient ». Après leur envoi, ils seraient promus par les croyants qui, « dans leur cœur aspirent à la perfection [...] à occuper, à la tête de l'Église universelle, la position conforme à leur rang. » Par la suite, tous ceux « qui refuseraient d'être parfaits connaîtraient l'heure terrible de la tentation. » Ceux-là, au contraire, qui recevraient les apôtres en resteraient préservés et « seraient enlevés au trône de Dieu. »

Des délibérations intenses

À la Pentecôte, le 2 juin, les dix apôtres encore en activité se réunirent dans leur Salle du Conseil d'Albury, jusqu'ici peu utilisée par eux. Deux apôtres avaient été envoyés respectivement auprès des apôtres Dalton et MacKenzie, pour les inciter à revenir. Les apôtres se réunirent ensuite du 1er au 7 juillet, puis de nouveau le 8 août, simplement pour apprendre que l'apôtre MacKenzie n'avait nullement changé d'attitude et que l'apôtre Dalton nourrissait même, quant à lui, « de sérieux doutes, notamment au sujet des preuves bibliques censées étayer l'intention de Dieu de donner de nouveau des apôtres, et aussi au sujet du caractère divin de l'Œuvre. »

Dans une lettre adressée à l'apôtre Dalton, les Dix attestèrent qu'au cours des cinq années écoulées depuis 1846, ils avaient pu vérifier la présence de Dieu à leurs côtés et son intervention déterminante dans l'accomplissement de leurs tâches, et qu'ils restaient fermes dans leur foi. Une fois de plus cependant, les divergences d'opinion dans le cercle des apôtres les empêchèrent de faire preuve de résolution dans leur démarche. Certains pensaient que les apôtres inactifs pouvaient être destitués de leur ministère et remplacés par d'autres, tandis que Cardale exigeait une intervention particulière de Dieu pour une telle démarche, rejetant cependant la pensée d'autoriser des prophéties à ce sujet.

Affermir l'existant

L'apôtre Carlyle persévérait dans l'espérance d'une « accélération de l'Œuvre » et croyait qu'il serait encore témoin de l'envoi des apôtres. Ses collègues dans le ministère



Avec son millier de places, l'église de Gordon Square accueillait la plus grande des communautés de Londres

s'installaient, quant à eux, dans l'idée que les apôtres œuvreraient en nombre restreint seulement et n'atteindraient pas les objectifs initiaux.

Cardale n'attendait plus de succès plus grand en termes d'effectifs, mais s'employait cependant à améliorer le déroulement apparent des offices religieux, la discipline du corps ministériel et la vie spirituelle. Cette réorientation se traduisit aussi par le fait que ses autres compagnons d'œuvre, les apôtres, lui confièrent à demeure la desserte des Sept

Communautés londoniennes (dont le nombre était réduit de facto à six, après la fermeture de celle de Westminster). Cardale promut aussi la construction d'un impressionnant édifice culturel pour la communauté centrale, à proximité immédiate de son domicile. En guise d'annexe à cette église, on construisit, pour l'Angleterre, une chapelle des apôtres magnifiquement décorée.

Les conférences et les écrits de l'apôtre Carlyle parurent non seulement en langue allemande dans son champ d'activité, mais aussi dans



Dessin de l'église de Gordon Square. La tour n'a pas été réalisée

celui de l'apôtre Cardale, dans une traduction anglaise édulcorée de toutes ses indications relatives à l'Œuvre plus grande des apôtres ; quant à la partie consacrée aux trois onctions de David, elle fut aussi supprimée du livre sur le Ministère apostolique. En Angleterre, on s'installait déjà dans l'existant, en soulignant l'autorité des apôtres sur les communautés rassemblées par eux et en reléguant leur envoi et leur Œuvre plus grande dans un avenir toujours plus lointain.

Déception en Allemagne septentrionale

Bien que se pliant à la décision des autres apôtres, l'apôtre Carlyle critiqua leur attitude au travers de son action. Lorsqu'en 1852, ils lui demandèrent de collaborer à une nouvelle édition de la liturgie, il fut d'avis de confier ce

travail à ceux des apôtres qui, comme Dow, Perceval, Sitwell et Tudor ainsi que, dans une moindre mesure, Armstrong et King Church , « n'étaient pas en charge d'une paroisse », c'est-à-dire qui, dans leurs « tribus », n'avaient rien réalisé ou peu de chose seulement.

L'apôtre Tudor n'avait même pas tenté de toucher les ressortissants de la nation polonaise, dont l'ancien territoire national était désormais réparti entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Avec son accord, l'apôtre Carlyle évangélisa les Polonais vivant en Prusse. Après que le passage de l'apôtre Dow en Norvège n'avait pas non plus été couronné de succès, Carlyle se rendit en Norvège et en Suède à l'automne 1854. Ce faisant, il abusa de ses forces physiques et retourna à Albury, dans un état de fatigue extrême, où il mourut au matin du 28 janvier 1855.

La question d'une complémentation du cercle des apôtres se posa alors d'une façon plus urgente encore, mais, une fois de plus, les apôtres restants refusèrent d'ouvrir leur cercle à d'autres. La desserte du champ d'activité orphelin d'Allemagne septentrionale fut confiée à l'apôtre Woodhouse en surcroît du sien. Les ministres d'Allemagne du Nord furent de nouveau déçus, mais ils persévérèrent dans l'espérance que leur avait inculquée l'apôtre Carlyle, en l'envoi des apôtres et en leur promotion « à occuper, à la tête de l'Église universelle, la position conforme à leur rang. »

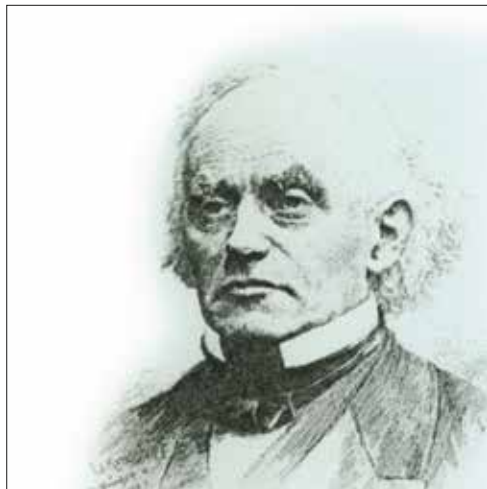
Changements en Allemagne septentrionale

L'apôtre Thomas Carlyle vint à mourir le 28 janvier 1855. Heinrich Josias Thiersch, son proche collaborateur et ancien professeur de théologie à Marbourg, lui resta attaché même au-delà de sa mort, comme le montrent les notes de son journal. Cependant, il lui fallut s'habituer à travailler dès lors avec Francis Valentine Woodhouse, le successeur de Thomas Carlyle.

Le premier passage de Woodhouse à Marbourg fut mouvementé. Le mercredi 8 août 1855, un agent de police vint remettre un courrier signifiant l'interdiction de célébrer des services divins ; Thiersch choisit de l'ignorer. L'apôtre arriva à Marbourg le samedi soir, et, le dimanche matin, les fidèles de la paroisse se réunirent pour prendre part au service divin devant comporter la dispensation de saints-scellés. Thiersch se tenait encore dans la sacristie en compagnie de l'apôtre, lorsque « l'agent de police arriva et nota les noms de personnes présentes dans le lieu de célébration. » Thiersch « pria Monsieur Woodhouse de s'éclipser » et fit diversion.

Des circonstances inhabituelles

Les contacts entre Thiersch et les autres ministres du Nord de l'Allemagne avec leur apôtre n'étaient plus aussi fréquents que par le passé. Carlyle passait une bonne partie de l'année dans son appartement berlinois et en déplacement dans son champ d'activité. Woodhouse, quant à lui, fit savoir aux frères que les apôtres devaient être constamment réunis à Albury et qu'ils œuvraient dans leurs champs d'activité



Heinrich Wilhelm Josias Thiersch

essentiellement par le biais des ministres mandatés par eux. Les relations devinrent ainsi plus formelles, plus « britanniques ». L'après-midi, au lieu de prendre le café en compagnie nombreuse, on prenait le thé en cercle restreint, et on ne parlait pas alors des affaires concernant l'Église. Lors des premières rencontres de ce genre, le très affairé Thiersch « s'ennuya mortellement » ; cependant tel n'était nullement le cas, lorsqu'il menait des entretiens « officiels » avec l'apôtre.

Démarcation d'avec le prédécesseur

D'autres eurent sans doute plus de mal encore que Thiersch à s'habituer à leur nouvel apôtre. Dans une circulaire de celui-ci, datant de la première année de son activité en Allemagne septentrionale, il apparaît que, parmi les ministres, certains craignaient que « d'autres

principes fussent adoptés que ceux mis en œuvre par Monsieur Carlyle. » À l'évidence, les anges (évêques) qui avaient été les plus proches collaborateurs de l'apôtre Carlyle, durent changer leurs habitudes à nombre d'égards. S'ils pensaient que les changements intervenus étaient dus au seul nouvel apôtre, c'est qu'ils avaient mal compris leur ancien apôtre, leur fit savoir Woodhouse. Ils auraient considéré comme étant la règle ce que Carlyle tolérait à titre exceptionnel. Celui-ci se serait simplement « vu dans l'obligation », au début, « de commettre ou de permettre certaines irrégularités, auxquelles il aurait mis fin lui-même, dès que les choses auraient évolué au point que l'ordre pût et dût être instauré. »

Une nouvelle liturgie

Pour preuve, Woodhouse évoqua à juste titre le fait que Carlyle lui-même eût décidé une révision de la liturgie. Depuis 1853, il existait, en langue anglaise, une version uniformisée de la liturgie, élaborée par un groupe de travail placé sous l'autorité de l'apôtre Armstrong, qui exigeait le concours de plusieurs prêtres lors de la célébration de la sainte cène. La version allemande de cette nouvelle liturgie fut mise en œuvre en 1862. Jusqu'à cette date, l'ancienne liturgie d'Allemagne septentrionale était, il est vrai, encore en vigueur et offrait la possibilité de célébrer valablement des services divins même en présence d'un seul prêtre et d'un diacre. Dès son entrée en fonction, le nouvel apôtre la déclara contraire à la règle.

Des paroisses plus grandes

Fallait-il dissoudre les petites communautés à cause de cela ? L'apôtre n'alla pas jusque-là, mais demanda que l'on ne fondât plus de petites communautés. Auparavant, il était déjà

d'usage que les membres fondateurs des nouvelles communautés prissent part à la sainte cène dans l'Église nationale, jusqu'à ce que des ministres locaux fussent ordonnés et des communautés fondées. L'apôtre Woodhouse déclara alors que les croyants rassemblés devaient continuer de fréquenter l'Église nationale, jusqu'à ce que 50 membres au moins de la future paroisse fussent réunis. En 1861, sur les 17 communautés fondées en Prusse sous l'autorité de l'apôtre Carlyle, sept comptaient moins de 50 participants à la sainte cène. Elles n'auraient donc pas pu voir le jour, si les nouvelles directives avaient été appliquées. Les sept communautés qui y furent créées jusqu'en 1861, sous l'autorité de l'apôtre Woodhouse répondaient aux nouvelles normes.

Une meilleure formation pour les prêtres

À titre de comparaison, sous l'autorité de l'apôtre Carlyle, beaucoup de prêtres continuaient d'exercer leur activité professionnelle, parce que la dîme n'était pas suffisante pour les prendre en charge avec leurs familles. L'apôtre Woodhouse exigea une réduction du cercle des prêtres et de la retenue en matière de création de communautés, afin que, dès lors, la totalité des prêtres puissent être payés au moyen de la dîme et disposent de plus de temps pour lire la Bible, prier et méditer, sous peine d'être inaptes à l'exercice de leur sacerdoce. Si les communautés avaient été fréquemment édifiées par des compagnons itinérants, on finit, à brève échéance, par trouver, parmi les anges, des hommes disposant d'une instruction bien meilleure. Des années pionnières, il subsistait les anciens compagnons Carl Hennig, à Liegnitz, et Eduard Schwartz, à Königsberg, auxquels vint s'ajouter, en 1858, le frère de ce dernier, le compagnon tailleur Friedrich Wilhelm



Couverture de l'édition allemande de la « Liturgie » que possédait l'apôtre Cardale.

Schwartz, à Hambourg. L'orthographe Schwartz fut adoptée ultérieurement par l'apôtre en Hollande.

La position de force de Rothe

À cette époque-là, l'Allemagne se composait de 35 États indépendants, dont le royaume de Prusse, en Allemagne septentrionale, était le plus important ; la plupart des paroisses apostoliques-catholiques y étaient implantées. En dépit d'une certaine tolérance, la police y empêchait en maints endroits la fondation de communautés, et, une fois que des communautés étaient créées, les autorités ecclésiastiques poussaient leurs membres à déclarer leur sortie de l'Église nationale, afin d'éviter le risque de propagation. La célébration de baptêmes, de mariages et de cérémonies funèbres donna de nouveau lieu, çà et là, à des querelles. Carl Rothe, ange (évêque) de la paroisse berlinoise et ancien pasteur, était le porte-parole des « Communautés apostoliques en Prusse » ; il était l'interlocuteur des autorités, car son supérieur nominal, le berger apostolique

Heinrich J. Thiersch, n'y était pas écouté : sujet du prince-électeur de Hesse-Cassel, il était un « étranger » en Prusse.

Toujours soumis aux autorités ?

Thiersch était de surcroît très limité dans son activité par la situation qui régnait dans sa patrie de Hesse-Cassel, où les services divins de la communauté apostolique de Marburg, fondée en 1849, furent interdits de février 1852 à janvier 1855, puis d'août 1855 à août 1858. À la suite d'une prophétie de Heinrich Geyer, le seul prophète allemand ayant rang d'ange (évêque), on contourna ces interdictions. L'apôtre Carlyle avait approuvé cette démarche et l'apôtre Woodhouse, son successeur, ne l'abolit pas, en dépit de nombreuses réticences.

Un prophète insatisfait

Lorsque cependant la question des fondations illégales de communautés se posa de manière brûlante dans le royaume de Hanovre, l'apôtre Woodhouse exigea que l'on observât strictement la loi. C'était la patrie du prophète Geyer, un ancien maître d'école. À proximité de son champ d'activité, il avait trouvé des adeptes pour la foi nouvelle et appelé trois maîtres d'école à la prêtrise. Après une telle vocation, il appartenait à l'apôtre de procéder ou non à l'ordination. Dans ce cas précis, l'apôtre décida qu'il n'y aurait ni ordination ni fondation de communautés dans le royaume de Hanovre, parce que l'État l'interdisait. Ce n'était pas la seule décision de l'apôtre Woodhouse dont le prophète n'avait aucune envie de s'accommoder. Il se trouva d'autres personnes encore pour estimer que l'Église prenait une évolution que l'apôtre Carlyle n'aurait pas approuvée.

Un nouveau départ, une nouvelle déception

Le 20 mai 1858, soit le jeudi précédant la Pentecôte, une assemblée très particulière se réunit à Albury : Après 22 ans, les apôtres y avaient de nouveau convié les prophètes afin que ces derniers poursuivent, en leur présence, l'interprétation prophétique de la Bible, interrompue en 1836.

La conférence des prophètes

On fit lecture, à la suite les uns des autres, des chapitres des livres d'Esdras et de Néhémie retraçant la reconstruction de Jérusalem après le retour du peuple de l'Ancienne Alliance de sa captivité babylonienne. L'interprétation prophétique de ce récit était censée donner des clés au sujet du perfectionnement de l'Église à sa sortie de la Babylone spirituelle, c'est-à-dire de son état de confusion.

Sur les douze apôtres qui, en 1836, avaient participé à l'interprétation prophétique de la Bible, huit étaient encore présents. Outre Edward Oliver Taplin, la « colonne des prophètes », étaient invités aussi les trois autres survivants des « Sept prophètes de l'Église universelle » ainsi que neuf autres prophètes qui avaient déjà œuvré avec les apôtres au service de l'Église universelle. Ayant rang de prophète ange et d'étroit collaborateur des apôtres lors de la vocation de tous les ministres allemands, Heinrich Geyer était la personnalité dominante parmi eux.

L'« achèvement des ordonnances »

L'assemblée convoquée à Albury en 1858 ne visait pas seulement à obtenir de nouveaux

éclaircissements au sujet des mystères divins. Il s'agissait aussi de trouver des hommes capables d'œuvrer en qualité de « prophètes auprès de l'apôtre ». De cette manière, les « ordonnances » de l'Église, sous la forme d'une hiérarchie ministérielle fournie pour l'Église universelle, qui étaient prévues au plus tard depuis 1836, devaient être complétées. Depuis quelques années déjà, des prophéties appelant à l'« achèvement des ordonnances » se faisaient entendre, et les attentes en ce sens se focalisaient spécialement autour de l'année 1863.

L'apôtre Cardale lui-même déclarait qu'au temps du perfectionnement « l'ordonnance pour le ministère prophétique au sein de l'Église universelle, à savoir les Douze prophètes associés aux Douze apôtres, serait menée à bien ». On avait donc le devoir de tendre à la complétude des prophètes.

La grande Œuvre était-elle en marche ?

Heinrich Geyer n'avait pas renoncé à l'espérance suscitée par Carlyle. Comme celui-ci, Geyer attendait que l'Œuvre des apôtres à l'égard d'une petite cohorte fût relayée par une grande Œuvre parmi tous les chrétiens. C'est ce que l'apôtre Carlyle avait enseigné au moyen de son interprétation de la triple onction de David (cf. article 9 de cette série) qui était le symbole de l'apostolat. En décembre 1857, à Marburg, Geyer avait prophétisé ceci : « Son serviteur David ne se contente pas de Juda. Pour lui, le Seigneur a prévu tout Israël. » Lors de l'assemblée d'Albury, Geyer était



En 1840, la chapelle des Apôtres d'Albury a été construite dans le style anglo-gothique

apparemment stimulé par la pensée qu'en cherchant douze prophètes les apôtres voulaient amorcer l' « achèvement des ordonnances ». L' « Église universelle » était dépourvue de ces ministres précisément qui, dans le dessein original, étaient prévus pour l'évangélisation et la dispensation du saint-scellé à de grandes masses : les soixante évangélistes aux nations, qui, investis du rang d'ange, devaient initier d'autres évangélistes et les « Soixante-dix » destinés à soulager les apôtres en qualité de « légats apostoliques ». S'il était question de douze prophètes devant être adjoints aux douze apôtres, cela pouvait signifier qu'il y aurait enfin de nouveau douze apôtres.

Les « Soixante-dix »

Les interprétations prophétiques que faisait Geyer des déclarations bibliques montrent qu'il attendait la venue prochaine des Soixante et des Soixante-dix. Il imaginait que les Soixante-dix seraient donnés aux apôtres en qualité d'auxiliaires, conformément à la doctrine ancienne qui voyait en les Soixante-dix des « légats apostoliques », une sorte d'apôtres auxiliaires qui, par mission et mandat des Douze, procéderaient aussi à des ordinations et à des dispensations du saint-scellé (cf. article 5 de la série. NF 3/2013, p. 39). C'est dans ce sens qu'il lança cet appel aux apôtres : « Il connaît le fardeau qui repose sur les épaules des Douze. [...] Aussi rassemble-t-il ceux qui

travailleront avec vous. [...] Il donnera les Soixante-dix. » Ce qui était nouveau, c'était la notion d' « archanges », utilisée par Geyer parallèlement à celle de « légats », « qui viennent avec les Douze. »

Les apôtres avaient expressément réservé pour eux-mêmes le soin de l'interprétation des prophéties. Les prophéties faites lors de la conférence de 1858 parurent si « explosives » aux apôtres qu'ils se mirent d'accord sur une interprétation commune qu'ils firent parvenir aux anges avant que ceux-ci eussent eu eux-mêmes connaissance des prophéties. Dans leur interprétation, ils rappelaient que trois groupes différents de Juifs avaient quitté Babylone tour à tour qui, lors de la reconstruction de Jérusalem, auraient assumé des travaux de natures différentes. Et de déduire de leur approche de ce déroulement historique que le perfectionnement de l'Église se ferait lui aussi en trois étapes, dont seule la première aurait lieu sous l'autorité d'apôtres.

En un premier temps, il était encore impossible d'entrevoir toutes les conséquences de cette interprétation, mais, dès 1859, l'apôtre Woodhouse en déduisit que les Soixante-dix seraient, non pas les auxiliaires des apôtres alors en exercice, mais leurs successeurs lors d'une époque ultérieure de l'Œuvre de Dieu. L'apôtre Cardale partageait lui aussi cette interprétation vers la fin de l'année 1860.

Geyer vit ainsi que ses prophéties, grâce auxquelles il espérait accélérer l'instauration de la grande Œuvre sous l'autorité d'apôtres, étaient utilisées aux fins de la justification d'une nouvelle période dépourvue d'apôtres. Or, étant donné que les prophètes étaient tenus

de laisser aux apôtres le soin d'interpréter les prophéties, Geyer n'avait plus pour seule solution que de se taire.

Préparation d'une période sans apôtres

Les Soixante-dix, désormais définis comme étant des « archanges », pouvaient être considérés, dans la hiérarchie ministérielle propre à l'Église apostolique-catholique, comme des archevêques. Voici ce qu'on enseigna dès lors : Tout comme au cours de l'histoire de l'Église, l'époque des apôtres avait été suivie d'une Église sous l'autorité d'évêques, une période semblable se produirait aussi avant le retour de Christ. Auparavant, l'Agneau viendrait bien évidemment enlever les apôtres et ceux qui auraient été scellés par eux pour les conduire sur la montagne de Sion (c'est ainsi qu'on interprétait le passage en Apocalypse 14 : 1-5) ; ensuite, il serait pris soin de ceux qui n'avaient pas été en mesure de croire en l'apostolat, tout en croyant cependant en l'épiscopat et en les services religieux agrémentés d'une liturgie substantielle. C'est parmi eux qu'aurait lieu la grande effusion de l'Esprit qui ne s'était pas encore manifestée. Ce groupe serait alors lui aussi enlevé et, ensuite seulement, surviendrait la grande tribulation. Lors de la grande tribulation, les chrétiens de la « grande foule » deviendraient des martyrs à cause de la profession de leur foi en Christ (cf. Apocalypse 7 : 9-17).

La réception de l'Esprit en l'absence d'apôtres

Cette nouvelle doctrine était à ce point compliquée que même les interprétations de ses défenseurs divergeaient sur certains points. Sur le fond des attentes originelles, ce qu'elle avait de choquant était facile à com-

Les ministères de l'Église universelle

Dans la hiérarchie ministérielle apostolique-catholique, on faisait la distinction entre les ministres ordonnés pour l'Église universelle et ceux ordonnés pour les Églises ou communautés (paroisses) locales. Les apôtres et les ministres de l'Église universelle étaient en principe institués pour l'ensemble des chrétiens. Tant qu'on s'attendait à ce qu'un dixième des chrétiens se rallient à l'autorité des apôtres, il était sensé d'espérer aussi en la mise en place de la hiérarchie ministérielle complète de l'Église universelle. C'est cette réalité qui était désignée, dans les prophéties, par l'« achèvement des ordonnances ». La hiérarchie ministérielle complète pour l'Église universelle se fondait sur les acquis des conférences de 1836 (cf. article 5 de la série) et devait se composer comme suit :

- 12 apôtres et 36 serviteurs apostoliques (ecclésiastiques), à savoir 12 prophètes, 12 évangélistes et 12 pasteurs (bergers) auprès de l'apôtre
- 70 légats apostoliques, censés soutenir les apôtres dans leurs tâches, avec mandat et pouvoir de sceller les gens et d'ordonner des ministres
- 60 évangélistes avec rang d'ange, chargés d'introduire l'ensemble des chrétiens dans l'Église universelle
- les 7 anges des 7 communautés londoniennes qui présidaient « Sion »
- 144 anges répartis respectivement dans les 12 communautés principales dans chacune des douze « tribus » spirituelles : après l'envoi réussi des apôtres, ils étaient censés constituer le « Conseil de Jérusalem »

Dans les débuts, quelques-uns de ces ecclésiastiques s'étaient vu attribuer des fonctions sur les deux niveaux : En Allemagne, Thiersch œuvrait en qualité de pasteur auprès de l'apôtre et, en outre, de conducteur de la communauté de Marburg. Geyer, lui, était prophète au sein de la paroisse berlinoise et, en même temps, prophète avec rang d'ange auprès des apôtres. L'apôtre Woodhouse s'est efforcé d'instaurer une distinction précise entre les ministères paroissiaux et ceux de l'Église universelle.

prendre : Elle décrétait que le perfectionnement de l'Église n'aurait pas lieu sous l'autorité d'apôtres. La grande Œuvre tant espérée verrait le jour sous la conduite seulement de leurs successeurs (les soixante-dix archevêques à la tête de la chrétienté !). Ceux qui auront été scellés par l'imposition des mains des apôtres ne constitueraient qu'une toute petite cohorte. Quant à l'Esprit, beaucoup le recevraient par le biais d'une « effusion » ne nécessitant pas l'intervention d'apôtres, mais ce qui différenciait cette « effusion » de la dispensation de l'Esprit par l'imposition de

mains des apôtres, personne ne l'expliquait. Cette modification de la doctrine posa un problème considérable aux prophètes : Leur devoir d'obéissance envers les apôtres impliquait-il qu'ils n'étaient autorisés à divulguer leurs prophéties qu'ils recevaient comme étant des révélations directes de la part de Dieu qu'à la condition que celles-ci fussent conformes à la nouvelle doctrine de la fin prochaine de l'apostolat ? C'est Dieu lui-même qui, à leurs yeux, donna la réponse à cette question : Il les fit appeler de nouveaux apôtres à leur ministère.

Poursuite de l'insistance sur la complémentation des Douze

Le cercle des apôtres ne cessait de se réduire. Depuis 1858, les huit restants voyaient se profiler une nouvelle époque dépourvue d'apôtres. En dépit de cela, Taplin et Geyer, les deux prophètes sans doute les plus importants de l'Église apostolique de ce temps-là, se sentaient poussés par le Saint-Esprit, en 1859 et 1860, à appeler de nouveaux apôtres, en vue de compléter le cercle des apôtres en voie de disparition.

La mort de l'apôtre Carlyle, le 28 janvier 1855, avait été perçue par les apôtres comme une perte particulièrement cruelle. En la personne de l'évangéliste à rang d'ange Charles J.T. Böhm, il avait eu un étroit collaborateur. Leur collaboration avait d'ailleurs été si étroite qu'en 1843 ils avaient cosigné l'ouvrage : « L'Église en notre temps ». Le 17 juillet 1859, à Albury, dans la chapelle des apôtres, Taplin, la « colonne » des prophètes, a appelé Böhm à occuper « la place » de Carlyle. Les termes de la vocation sont parvenus jusqu'à nous, mais leur interprétation dépend grandement de la ponctuation introduite ultérieurement dans cet énoncé. En voici une traduction possible :

« Jésus t'appelle, [toi qui es] un messenger apostolique. Il veut t'utiliser, toi, l'adjoint, à la place de celui qu'il a rassemblé auprès de lui. Il te reconnaîtra au jour de son avènement. Cherche à sceller. Cherche à rassembler et à bénir les enfants de celui qui est trépassé. »

Geyer, le prophète allemand à rang d'ange, interprétait les paroles de cette vocation dans ce sens. Pendant une longue période, les apôtres ont hésité sur le sens à donner aux déclarations prophétiques, si bien que, par leurs atermoiements, les prophètes ont pu se sentir encouragés à ne pas se lasser d'insister sur l' « achèvement des ordonnances ». Les termes de la vocation de Taplin ont incité l'apôtre Woodhouse à présenter Böhm comme son adjoint aux anges d'Allemagne septentrionale rassemblés à Albury. Pour autant, il était encore inconcevable que Böhm pût dispenser le saint-scélé, ce qui restait bien évidemment l'apanage de l'apôtre. La tâche essentielle de Böhm continuait de consister, en sa qualité d'évangéliste auprès de l'apôtre, à donner des impulsions pour le travail à réaliser par les autres évangélistes. Par intermittences, il n'œuvrait pas en Allemagne septentrionale, mais au Danemark.

Occuper les sièges vacants

En 1860, la troisième conférence prophétique s'est tenue à Albury. Entre-temps, Taplin n'était plus non plus au nombre des vivants ; avec lui, c'était la première des quatre « colonnes » de ce qu'il était convenu d'appeler les quatre ministères qui s'était éteinte. Même les « colonnes » étaient données une fois seulement par Dieu et ne pouvaient donc pas non plus être remplacées par d'autres hommes, avaient décidé les apôtres encore en vie.



Le coadjuteur William R. Caird

Rétrospectivement, Geyer a rapporté qu'il avait alors appelé Böhm et Caird à l'apostolat et qu'après quelques hésitations, les apôtres avaient fini par rejeter ces vocations. Dans le procès-verbal officiel des prophéties prononcées ce jour-là – c'était le 30 mai 1860 –, ne figure aucune prophétie de ce genre. Seules les prophéties autorisées par les apôtres étaient consignées dans le rapport officiel et diffusées dans les communautés. Cette fois encore, les apôtres avaient rejeté la vocation de nouveaux apôtres.

Max von Pochhammer qui, en qualité d'évangéliste, avait apporté une contribution majeure à la fondation des premières communautés en Allemagne septentrionale a confirmé, en 1892, que Geyer avait effectivement prophétisé sur Böhm et Caird en 1860. Il a



Le coadjuteur Charles J. T. Böhm

cependant ajouté ceci : « À entendre cela, on pourrait avoir l'impression que ces prophéties eussent comporté une vocation évidente à l'apostolat. Or, leur teneur a été parfaitement accomplie par l'élection de ces deux hommes à la fonction de coadjuteurs, c'est-à-dire d'adjoints des apôtres. »

Cette déclaration est difficile à concilier avec le fait que Böhm était entré dans sa fonction de coadjuteur avant la vocation de Geyer et que Caird ne l'a fait que cinq ans plus tard. C'est à partir de 1865 seulement que les coadjuteurs ont gagné en importance. Toujours moins nombreux et affaiblis par leur âge, les apôtres envoyaient leurs coadjuteurs effectuer des voyages en vue de sceller des croyants et d'ordonner des ministres.

Des coadjuteurs en lieu et place des apôtres ?

Le terme de « coadjuteur » signifie « aide, adjoint » ; il est utilisé avant tout dans le vocabulaire ecclésiastique. Dans l'Église anglicane ainsi que dans l'Église catholique, les évêques en exercice pouvaient se voir adjoindre des coadjuteurs qui, le moment venu, leur succédaient automatiquement. En instituant des coadjuteurs, les apôtres anglais dérogeaient à cette règle.

Dès 1838, ils avaient décidé que, par principe, chaque ministre devait avoir un « adjoint » ou « coadjuteur ». Ce règlement a été appliqué pour les anges et les anciens d'une grande communauté en Angleterre. C'est cependant le 2 août 1865 seulement que les apôtres se mirent à fixer une règle concernant l'institution des coadjuteurs et l'exercice de leur fonction. Ils convoquèrent une assemblée à Londres, lors de laquelle certains anges furent désignés par vocation prophétique et devinrent des coadjuteurs dès qu'un apôtre les nommait pour son champ d'activité. Auparavant, il n'y avait eu, à la suite de la prophétie de Taplin citée dans le présent article, qu'un seul coadjuteur d'un apôtre, savoir Charles J.T. Böhm.

Pour la première fois, les tâches des coadjuteurs furent alors définies. Sous la surveillance et sur l'injonction de l'apôtre compétent, ils devaient remplir toutes les tâches qui, d'ordinaire, étaient réservées aux seuls apôtres, et plus particulièrement les ordinations et la dispensation de saints-scellés.

Dans le précédent article avait été mis en lumière le fait étrange que, depuis 1858 et en vue de l'« achèvement des ordonnances », on

cherchait douze prophètes auprès de l'apôtre, bien qu'il n'y eût alors plus que huit apôtres en vie. De même, en 1865, on se mit en quête de douze coadjuteurs, bien qu'il n'y eût plus que cinq apôtres vivants. L'apôtre en exercice obtenait un coadjuteur pour son champ d'activité initial ; le même apôtre se vit cependant attribuer d'autres coadjuteurs encore, parce qu'il avait entre-temps repris les champs d'activité d'apôtres décédés et que des coadjuteurs étaient prévus pour ces derniers aussi. Ces coadjuteurs étaient même plus importants encore que ceux dont les apôtres étaient en vie, parce qu'ils étaient autorisés à participer au concile des apôtres en qualité de représentant de leur « tribu ». Lorsque le coadjuteur désigné pour une « tribu » venait à mourir, on ne pouvait plus en appeler d'autres pour le remplacer. Lorsqu'en 1901, Francis Valentine Woodhouse, le dernier des douze apôtres mis à part en 1835, mourut, les coadjuteurs survivants n'étaient plus habilités, eux non plus, à remplir des fonctions apostoliques. Nous constatons ainsi qu'en un temps où ils entrevoyaient la fin de leur activité, les apôtres avaient essayé de combler autant que possible les « ordonnances » encore manquantes, en l'occurrence les ministères de l'Église universelle. Et douze coadjuteurs furent effectivement installés dans leur charge. On ne réussit cependant pas, avant la mort du dernier apôtre en 1901, à trouver, parmi les anges, les « Soixante-dix » au complet, ces « archanges » qui étaient censés diriger l'Église en lieu et place des apôtres.

Geyer s'ouvre à Schwartz

Revenons-en à l'année 1860 ! Au retour d'Albury, Geyer, dont le navire a fait escale à Hambourg, est allé passer la nuit chez l'ange de la paroisse de la ville, Friedrich Wilhelm Schwartz. Celui-ci s'est rappelé leur conversation en 1891. Geyer lui avait rapporté que Dieu avait appelé Böhm et Caird à l'apostolat ; il s'en était réjoui, mais Geyer lui avait alors dit que les six apôtres n'avaient accepté cette vocation et voulaient faire, des deux hommes, des coadjuteurs. Il avait été mécontent du fait que, « dans un premier temps, certains apôtres avaient approuvé la vocation des deux frères, pour dire ensuite, à l'issue d'une conférence des apôtres : « Nous n'accueillerons plus de nouveaux apôtres dans notre cercle ! »

Schwartz avait alors donné à Geyer « le conseil de garder le silence et de se soumettre de plein

gré à la décision échafaudée par les apôtres, car la responsabilité en incombe aux apôtres, et non pas à toi ! »

Schwartz avait, dit-il, l'impression que Geyer « était rentré à Berlin en paix. » Mais cette paix a été de courte durée.

Geyer en vint à la conclusion que les apôtres d'Angleterre s'opposaient à la volonté de Dieu. En son for intérieur, il refusa de continuer à leur obéir et se mit en quête, dans le cercle des ministres d'Allemagne du Nord, de gens qui pensaient comme lui. L'espérance que Geyer pût avoir raison de persévérer dans son insistance sur la pérennité de l'apostolat y était manifestement si grande, qu'ils laissèrent Geyer faire, sans en référer à leurs supérieurs ecclésiastiques.

Vocations d'apôtres en Allemagne

Les apôtres anglais s'étaient accommodés du fait qu'ils ne prépareraient qu'une petite cohorte en vue de l'enlèvement des prémices. L'apostolat s'éteindrait de nouveau avec eux, et l'Église se poursuivrait sous l'autorité d'archevêques appelés archanges. En 1860, ils rejetèrent une fois encore des vocations d'apôtres. L'auteur de ces vocations, le prophète Heinrich Geyer, n'en continuait pas moins d'insister sur la nécessité d'instituer de nouveaux apôtres.

Formation d'un parti en Allemagne septentrionale

À son retour d'Albury, en 1860, Geyer n'avait pas fait mystère des expériences qu'il y avait vécues. Lorsqu'en décembre les anges (évêques) ont reçu le compte rendu des prophéties qui y avaient été faites, ils n'y ont pas trouvé la moindre allusion à des vocations d'apôtres. Ils ont cependant été nombreux à croire les comptes rendus de Geyer et à partager sa déception. S'est alors constitué un cercle d'initiés qui attendaient de nouveaux apôtres. Dans ce cercle, il y avait non seulement Friedrich Wilhelm Schwartz, à Hambourg, mais aussi son frère Gottlieb, exerçant le ministère d'ancien à Berlin, et Max von Pochhammer, l'évangéliste qui enregistrait le plus de succès en Allemagne septentrionale. Des membres de la communauté de Berlin se rencontraient sous l'autorité de Geyer, à l'insu de l'ange Carl Rothe.

Des vocations d'apôtres tenues secrètes

De surcroît, Geyer avait acquis la conviction que Dieu s'était détourné des apôtres anglais,

parce que ceux-ci avaient refusé la complémentation de leur cercle en rejetant les prophéties allant dans ce sens. À leur insu, Dieu, pensait-il, s'était « tourné vers le côté pour appeler quelques apôtres en Allemagne, une toute nouvelle lignée. »

Au moment où il écrivait ces lignes, il avait déjà appelé plusieurs apôtres parmi les rangs des ministres apostoliques-catholiques, dont les noms sont restés secrets jusqu'à ce jour, mais qui étaient manifestement connus en cercle restreint. D'après Geyer, il existait, à Berlin et ailleurs, beaucoup de fidèles « pour saluer avec joie ces apôtres appelés maintenant » et ces derniers auraient eux-mêmes « accepté leur vocation à l'apostolat. »

Parmi ces apôtres, il y en a un qui est passé à la postérité, Rudolf Rosochacky, pour être officiellement entré en fonction à Hambourg, en janvier 1863. Geyer l'avait appelé le 10 octobre 1862, au cours d'un déplacement avec l'apôtre Woodhouse. Pendant leur séjour à Königsberg, il avait désigné, tard dans la soirée, l'ancien de la ville, Rudolf Rosochacky, au domicile de celui-ci, pour apôtre. Geyer avait ensuite poursuivi le voyage avec l'apôtre Woodhouse comme si de rien n'était. Il a justifié le secret de sa démarche, en arguant du fait qu'il attendait le bon moment, pour le premier apôtre, de se présenter en public, afin d'éviter, pendant ce temps, le trouble dans les communautés.

Rothe intervient

Entre-temps, à Berlin, l'ange Carl Rothe était

devenu méfiant : il se demandait quelles étaient les intentions du prophète avec rang d'ange Geyer. Rétrospectivement, Rothe a déclaré ceci : « Une prophétie m'a enfin fourni l'occasion de m'entretenir avec lui. Cette prophétie annonçait en substance que nous verrions apparaître l'antéchrist, mais que nous ne devons pas nous effrayer pour autant, parce qu'il serait reconnu dans l'Église. »

Sa teneur se rapportait à l'espérance que l'apôtre Carlyle cultivait pour l'avenir, mais elle contredisait cependant la doctrine modifiée, entrée en vigueur en 1858, selon laquelle l'antéchrist paraîtrait seulement lorsque ceux qui sont scellés auraient été enlevés et que les soixante-dix archanges auraient gouverné l'Église. Cette prophétie, Geyer l'a dite le 23 novembre 1862, premier dimanche de l'Avent, au cours de l'office religieux, à Berlin. Refusant de reconnaître sa prophétie pour fausse, il a été suspendu de son ministère par Rothe. La communauté en a été informée le 21 décembre, quatrième dimanche de l'Avent.

Le « mauvais sort sera-t-il conjuré » ?

Deux jours plus tard, Geyer a adressé une lettre à quatre hommes du royaume de Hanovre. Là-bas, non loin de l'ancien champ d'activité de Geyer, vivaient les maîtres d'école Ludwig Kenter, Friedrich Kenter et Gottlob Schrader. Pendant cinq ans, ils avaient accompli un travail d'évangélisation dans la région et avaient été appelés, en août 1861, au ministère de prêtre par Geyer. L'apôtre Woodhouse ne les avait cependant pas ordonnés, car, contrairement à Carlyle, il se sentait entravé par l'interdiction, promulguée par l'État, de célébrer des offices religieux ailleurs qu'au sein de l'Église nationale.



L'apôtre Woodhouse

Dans sa lettre, Geyer aborde cette situation selon lui insatisfaisante. Il y informe les quatre hommes au sujet des apôtres appelés en secret et poursuit en disant que « ceux-ci étaient prêts, en leur qualité de moissonneurs, à lancer la moisson avec leurs anges, afin que fût enfin conjuré le mauvais sort qui retardait l'Œuvre de Dieu et que les évangélistes pussent prendre joyeusement leur essor sans frein à travers tous les pays. »

Geyer renoue ainsi avec la doctrine selon laquelle Paul avait été « entravé » dans son activité, et que cette entrave allait être brisée par l'envoi des apôtres. À cette fin, l'apôtre Carlyle avait voulu que fût rétablie, pour les apôtres, la plénitude sacrée du nombre douze. Geyer avait conséquemment poursuivi la tentative de complémentation du cercle des apôtres. Voyant qu'elle était vouée à l'échec, il

s'est senti poussé par Dieu à appeler une nouvelle lignée des Douze.

Aux quatre prêtres qu'il avait appelés dans le royaume de Hanovre, il écrivait : « Là sera aussi la solution pour le royaume de Hanovre. »

Comme d'autres dépositaires de la connaissance des activités de Geyer, les destinataires de cette lettre restèrent aussi fidèles à l'apôtre Woodhouse. Ils se virent investis peu après de grandes responsabilités au sein de communautés situées en dehors de leur pays.

L'apôtre Rosochacky à Hambourg

À Hambourg, les choses évoluèrent différemment. Friedrich Wilhelm Schwartz, l'ange de la

communauté, le prêtre Carl Louis Preuss et quelques diacres réagirent à la destitution de Geyer par une invitation adressée à lui et à l'apôtre Rosochacky. L'apôtre Rosochacky s'est présenté dans la communauté le 4 janvier 1863, au cours du service divin, et toute la communauté s'est soumise à son autorité.

Il semble que ceux que Geyer avait appelés espéraient que Dieu les approuverait d'une manière si manifeste que les apôtres déjà en activité seraient contraints de les reconnaître. Or, il n'en fut rien et, quelques jours plus tard à peine, l'apôtre Rosochacky se soumit à ses supérieurs ecclésiastiques en exigeant de ses



Ville nouvelle de Hambourg, 1863 : Nicolaifleet avec le pont Reimers et l'église Sainte-Catherine (source : Wikimedia)

adeptes de Hambourg, dans une lettre datée du 17 janvier, qu'ils fissent de même. Au lieu d'œuvrer en qualité d'apôtre, Rudolf Rosochacky œuvra de nouveau en qualité d'ancien à Königsberg, sa communauté, et, finalement, dans le ministère d'ange, en qualité d'adjoint du conducteur qui n'était autre qu'Eduard Schwarz, le frère de l'apôtre de la « nouvelle ordonnance ». Rétrospectivement, Geyer déclara, amer, qu'à Königsberg Rosochacky « s'était laissé attendrir par les nombreuses et molles embrassades de ses anciens frères, et avait ainsi été incité à l'apostasie. »

Tout comme Rosochacky et les autres inconnus qui, eux aussi, avaient cru à leur vocation à l'apostolat, les ministres hambourgeois se virent offrir à leur tour l'occasion de se repentir et de faire amende honorable. À cette fin, ils auraient dû déclarer que ces vocations avaient été d'origine satanique, mais ils n'y étaient pas disposés. Schwartz, le prêtre Preuss qui œuvrait sous son autorité et, à une exception près, les diacres de la communauté s'en tinrent à leur reconnaissance expresse de la légitimité de la vocation de l'apôtre Rosochacky ; la quasi-totalité des membres de la communauté suivirent leurs ministres.



Rudolf Rosochacky (1818–1884)

L'apôtre Woodhouse n'avait, à ses yeux, plus d'autre choix : Il prononça l'excommunication de toute la communauté. À Hambourg, il y avait dès lors une communauté apostolique privée d'apôtres.

Premiers pas sous l'autorité de nouveaux apôtres

L'apôtre Rudolf Rosochacky ayant pris ses distances par rapport à son mandat ministériel, Hambourg fut, de janvier à mars 1863, une communauté apostolique privée d'apôtre. Malgré cela, elle continuait de persévérer dans une grande espérance : Dieu enverrait douze nouveaux apôtres, à travers lesquels la pleine puissance de l'apostolat serait révélée.

La carence apostolique de la communauté de Hambourg cessa le 8 février 1863, quand le prêtre Carl Wilhelm Louis Preuss fut appelé à l'apostolat par trois prophéties différentes émanant de l'assemblée, puis fut solennellement mis à part par un nouvel appel prophétique, le 18 mars. Sa vocation eut lieu par l'intermédiaire de membres de la communauté, qui se mirent à prophétiser en l'absence du prophète Geyer. Celui-ci eut du mal à reconnaître cette vocation et à se soumettre à l'autorité de l'apôtre Preuss.

De Hambourg à Amsterdam

Friedrich Wilhelm Schwarz, l'ancien conducteur de Preuss, adopta une attitude différente. Certes, il prit conscience du fait qu'« un jeune homme, qui avait servi sous mon autorité en qualité de prêtre, était devenu mon apôtre », mais il l'accepta comme tel et servit sous son autorité dans le rang d'évêque, jusqu'à ce qu'il fût lui-même envoyé à Amsterdam en qualité d'apôtre. Le 27 mai, Schwarz fut appelé « par le Seigneur, non seulement par la bouche de Geyer, mais aussi celle de nombreuses personnes qui prophétisèrent, à être un apôtre du Seigneur. »

La suite des événements, Schwarz la résuma en quelques mots, en 1891 : « La Hollande, Amsterdam, me fut attribuée, et je partis, seul, de Hambourg, j'arrivai à Amsterdam à la fin du mois de septembre et, depuis lors, j'œuvre ici dans la bénédiction. » L'apôtre Schwarz (aux Pays-Bas, son nom s'orthographiait « Schwarz-tz », avec un t), jeta les fondements de la communauté d'Amsterdam en 1864. En 1869, s'y ajouta la communauté d'Enkhuizen ; cinq autres suivirent au cours des années 1870. En 1876, les paroisses néerlandaises totalisaient quelque 600 membres.

Les Douze et l'attente du retour imminent de Jésus-Christ

En 1862, Geyer avait annoncé une « toute nouvelle lignée » d'apôtres allemands. On pensait alors que douze apôtres devaient se mettre à l'œuvre, pour que la pleine puissance de l'apostolat fût manifestée. Dès le 30 octobre 1864, le prophète Geyer appela, à Hambourg, quatre hommes de la communauté à l'apostolat : Johann August Ludwig Bösecke (1821–1886), Johann Christoph Leonhard Hohl (1822–1887), Heinrich Ferdinand Hoppe (1830–1890), Peter Wilhelm Louis Stechmann (1837–1911).

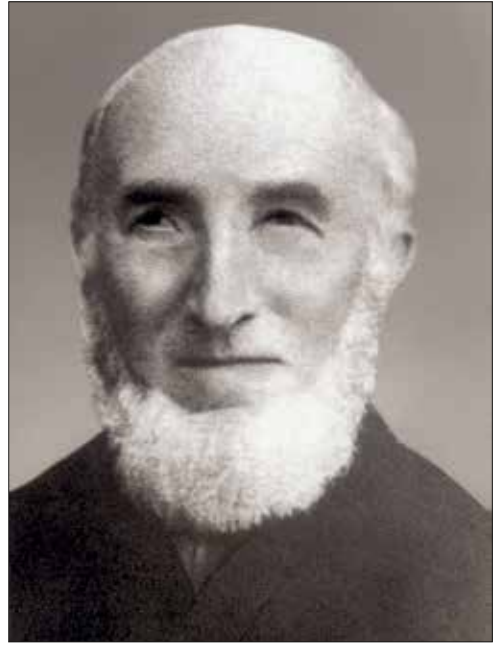
Les apôtres Hohl et Bösecke réussirent à fonder des communautés en Allemagne, tandis que le travail de Stechmann et de Hoppe en Hongrie et en Amérique du Nord ne laissa guère de traces. Pendant une courte période, l'apôtre Hoppe œuvra parmi des immigrants venus de Hambourg, qui l'avaient appelé à



Friedrich Wilhelm Schwartz (1815–1895)

venir à Chicago ; par la suite, ses traces se perdirent à New York.

Dans le « Livre pour notre temps », rédigé à partir de notes de l'apôtre Schwarz, l'auteur fournit quelques indications au sujet de vocations à l'apostolat ayant eu lieu à Amsterdam. En 1873, y est-il dit, « trois hommes supplémentaires furent appelés à l'apostolat, à savoir un diacre de cette communauté pour être apôtre en Italie, le surveillant de la communauté d'Enkhuizen, pour être apôtre en France, et le surveillant de la communauté de Bielefeld, pour être apôtre en Allemagne. » Avec un autre apôtre appelé à Hambourg pour la Hongrie, le « second chandelier » (le premier étant celui des apôtres anglais) se composait déjà de dix apôtres, et on était fondé à espérer que le



Friedrich Wilhelm Menkhoff (1826–1895)

nombre de douze fût bientôt atteint. Le cercle qui s'était formé autour de l'apôtre Schwarz associait à la complémentation des Douze l'espérance que Jésus-Christ reviendrait peu après. De surcroît, et sur la foi de quelques déclarations prophétiques, l'apôtre Schwarz espérait voir l'avènement de Christ de son vivant encore. Ces deux espérances, même si on les considérait comme étant fondées sur des prophéties, furent expressément présentées comme étant personnelles, et leur réalisation comme n'étant pas impérative. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'apôtre Schwarz prit des mesures en vue de régler sa succession dans l'apostolat à la tête des Pays-Bas.

Deux apôtres dans une même «tribu»

Une seule des indications citées au sujet

d'autres vocations d'apôtres dans le champ d'activité de l'apôtre Schwarz correspond aux faits actuellement connus. Le « surveillant de la communauté de Bielefeld » était l'apôtre Friedrich Wilhelm Menkhoff, qui avait été scellé par l'apôtre Schwarz en 1867 et envoyé par lui dans sa région natale de Westphalie, où il œuvrait prioritairement à Bielefeld. C'est à lui que l'apôtre Schwarz conféra, après une vocation prophétique, le ministère d'apôtre en 1872. Dans les comptes rendus, il est dit qu'à cette fin il le « mit à part » (en lui imposant les mains). Dans le vocabulaire apostolique-catholique, cette « mise à part » des apôtres désignait une réalité fondamentalement différente d'une ordination (cf. article 4 de la présente série). Lors de la « mise à part des apôtres », le 14 juillet 1835, ceux-ci n'avaient aucun « supérieur hiérarchique ». En imposant les mains aux apôtres, les anges des Sept communautés montraient qu'eux-mêmes et tous les autres anges et communautés se soumettaient à l'autorité des apôtres. En 1872, c'était en la personne de l'apôtre Schwarz qu'un apôtre « mettait » un nouvel apôtre « à part », et c'est ainsi que, dans le vocabulaire néo-apostolique, la « mise à part » d'un apôtre prit peu à peu le caractère d'une ordination. Ce qui était nouveau aussi, c'est que Menkhoff continua d'être reconnu comme un compagnon d'œuvre de l'apôtre Schwarz au sein de la « tribu » de ce dernier.

À la mort de l'apôtre Preuss, en 1878, la circonscription de Hambourg fut aussi confiée aux soins de l'apôtre Menkhoff, le successeur appelé par Geyer n'ayant pas été reconnu par Schwarz et les apôtres en communion avec lui. Pour l'apôtre Schwarz, les ministres de Hambourg avait fait preuve de précipitation, en

se comportant « comme s'il n'y avait pas d'autres apôtres », auxquels ils devaient laisser le contrôle de la suite des événements.

L'apôtre Schwarz fonde le Cercle des apôtres

L'apôtre Schwarz attachait une grande importance à la collaboration étroite de tous les apôtres entre eux et a tenté de les rassembler au sein du « Cercle des apôtres ». En 1880, il écrivit à un intime de la première heure, l'évêque Hübner, de Coswig : « Le frère Hohl s'est rallié à nous et le frère Bösecke se rapproche également de nous. La perspective que nous formions une unité semble se réaliser. » Pour régler sa succession dans l'apostolat, l'apôtre Schwarz décréta, en 1891, que ce n'était pas « la vocation, mais l'envoi par des apôtres qui conférait le rang d'apôtre. » Cette précaution n'empêcha pas Martinus van Bommel, appelé prophétiquement à l'apostolat pour succéder à Schwarz, et une partie des fidèles des Pays-Bas, de se désolidariser du cercle des apôtres en 1897, tandis que l'autre partie des fidèles, rangée sous l'autorité de l'apôtre Kofman, mettait l'accent sur la nécessaire intégration de l'unité des apôtres.

À la mort de l'apôtre Schwarz, le 6 décembre 1895, la majorité des apôtres reconnut, en l'apôtre Friedrich Krebs, un rassembleur, autour duquel les apôtres se regroupèrent. Au cours de son activité ministérielle, le « père Krebs » fut parfois appelé « apôtre-patriarche », puis, après sa mort, une fois que ce titre s'était imposé pour Hermann Niehaus, le successeur qu'il avait lui-même institué, il fut régulièrement employé pour lui aussi.

Des communautés apostoliques à l'Église néo-apostolique

Après sa création, en 1863, notre Église s'est présentée sous diverses dénominations renouant avec celles utilisées par les « communautés apostoliques » en Allemagne dès avant 1863, si bien que l'on risquait facilement de confondre les communautés de l' « ordonnance » ancienne avec celles de la nouvelle. Il fallut attendre 1902 pour clarifier les choses : cette année-là, l'appellation « néo-apostolique » fut utilisée pour la première fois – c'est attesté - dans le royaume de Saxe.

En 1862, il y avait 24 « communautés apostoliques » dans le royaume de Prusse, le plus grand État allemand d'alors. Elles y étaient soumises à l' « arrêté sur la prévention d'un mauvais usage du droit de réunion et d'association, susceptible de mettre en danger la liberté et l'ordre légal », datant du 11 mars 1850. Si elle voulait organiser des réunions légales, chaque communauté devait déposer ses statuts associatifs ainsi que la liste de ses membres auprès des autorités policières locales. En outre, il fallait indiquer à celles-ci le lieu et l'horaire des réunions.

La confusion au sujet des « communautés apostoliques »

Dans les statuts-types déposés en 1862, il est dit : « Pour eux-mêmes et pour tous les baptisés, les membres des communautés prennent simplement le nom de « chrétiens » ; cependant, en raison de nécessités extérieures, ils utiliseront le terme de « communauté

apostolique. » C'est ainsi qu'en des endroits de plus en plus nombreux ont été enregistrées des associations ayant pour raison : « Communauté apostolique ». Or, certaines d'entre elles étaient fidèles à l'apôtre Woodhouse, tandis que d'autres suivaient les apôtres nouvellement ordonnés. À Berlin, au cours des années 1890, des communautés apostoliques des deux obédiences allaient jusqu'à utiliser des sceaux parfaitement identiques : au centre, il y avait l'Agneau avec l'étendard victorieux et, tantôt on y lisait : « Communauté apostolique de Berlin-Wedding », tantôt : « 1^{ère} communauté apostolique de Berlin » ; dans le premier cas, il s'agissait de la communauté apostolique-catholique et, dans le second, de la « nouvelle » communauté apostolique.

L'Église apostolique-catholique

Leur entourage percevait les communautés fidèles aux apôtres comme étant une confession chrétienne parmi d'autres. Aux yeux de ses contemporains, Edward Irving, décédé dès décembre 1834, en était le fondateur, si bien qu'ils appelaient les membres du nom d'« Irvingiens ». À cela, les apôtres opposèrent l'argument, selon lequel les croyants rassemblés par eux étaient membres d'une « Église une, sainte, catholique et apostolique », au sens du symbole de foi de l'Église ancienne qu'est celui de Nicée-Constantinople (381).

En 1847, les apôtres avaient décrété que la communauté centrale de Londres était une paroisse de l' « Église une, sainte, catholique et

apostolique». Dès 1849, on trouvait, à l'entrée de tous les lieux de célébration en Angleterre, un panneau portant l'inscription : « Église apostolique-catholique ».

L'Église apostolique universelle

En Allemagne, en un premier temps, la désignation « apostolique-catholique » a été peu usitée. Elle était si peu familière aux ministres responsables qu'en 1862 encore, dans leurs signalisations officielles à l'État prussien, ils parlaient tantôt des communautés « apostoliques-catholiques », tantôt des communautés « catholiques-apostoliques ». Dans l'environnement protestant, la composante « catholique » entraînait des malentendus. En 1850, Wagner, un notaire, et Koeppen, un ancien pasteur, deux représentants de l'Église apostolique-catholique alors reconnus dans la société, ont cherché à remédier à cette difficulté en déduisant du symbole de Nicée-Constantinople la dénomination d' « Église apostolique universelle », plutôt qu' « Église apostolique-catholique ».

Cette tradition a été reprise par la communauté de Hambourg en 1864, qui prit le nom de « Communauté apostolique universelle ».

La « mission intérieure » sous l'autorité des apôtres

Au XIX^e siècle, beaucoup de pays européens ont enregistré une forte croissance de la population. De plus en plus de gens affluaient vers les grandes villes dans l'espoir d'y trouver du travail. Les enfants grandissaient, livrés à eux-mêmes, et les grandes Églises ne parvenaient plus à toucher les habitants des quartiers pauvres. L'objectif était d'éduquer les enfants dans des institutions appelées

« maisons de sauvetage » et de leur inculquer les valeurs chrétiennes. Lors du premier rassemblement religieux protestant (1848), Johann Hinrich Wichern, le fondateur de la « Rauhes Haus » (Maison rude) de Hambourg, réussit à gagner ses coreligionnaires à la fondation d'un « comité central pour la mission intérieure ». Les mécènes instruits et aisés de ce projet croyaient qu'une éducation chrétienne contribuerait, non seulement à soulager la misère, mais aussi à initier les gens à l'obéissance aux autorités et à lutter contre les activités révolutionnaires. On envoya des artisans pour toucher les couches pauvres de la société, parce qu'on leur faisait davantage confiance qu'aux pasteurs pour gagner les gens simples.

Beaucoup de pionniers de l'Église apostolique-catholique étaient proches de cette



Borgfelde, 1893

« mission intérieure ». La plupart de ses ministres faisaient partie du cercle des artisans instruits, dont sortaient aussi les missionnaires protestants. Aussi les responsables de la Communauté apostolique de Francfort-sur-l'Oder s'en sont-ils inspirés. En 1850, ils ont écrit au Ministre prussien de l'Intérieur que leur « activité vers l'extérieur n'était rien d'autre que celle d'une mission intérieure, mission dont le comité central est constitué par des hommes que nous honorons, nous, messagers de Dieu. »

Dans cette lettre, il est ainsi fait la distinction entre la communauté apostolique déjà rassemblée et une « activité missionnaire dirigée vers l'extérieur ». La même démarche a été adoptée par la communauté de Hambourg qui, en 1864, se concevait comme étant une « communauté apostolique universelle » et qui, à peu près en même temps, a fait imprimer un « message à tous les chrétiens », rédigé par Geyer et signée par le « Comité central de la Mission apostolique universelle de Hambourg ». À ces « Principes fondamentaux de la communauté apostolique universelle de Hambourg », de 1864, ont succédé, en 1866, les « Statuts de la Mission apostolique universelle ».

Une multiplicité déroutante de dénominations

Comme nous le savons, Geyer avait œuvré à Berlin et rassemblé autour de lui un cercle de gens qui partageaient ses convictions. C'est sans doute de ce cercle que sortait l'apôtre Ludwig Bösecke, appelé à son ministère à Hambourg, en 1864, cordonnier de son état, qui habitait Berlin depuis 1856 et y vendait des articles ménagers, jusqu'à ce qu'il se rendît en



L'apôtre Johann August Ludwig Bösecke (1821 – 1886)



L'apôtre Ernst Traugott Hallmann (1854 – 1922)

Silésie, en 1872, pour y fonder la communauté de Schönau. Comme, outre Bösecke, très peu de membres des communautés apostoliques-catholiques de Berlin avaient rallié la cause des apôtres nouvellement appelés, il a fallu s'atteler péniblement à tenter un nouveau départ sous la dénomination : « Mission chrétienne apostolique universelle ». En 1878, Bösecke rentra provisoirement de Schönau à Berlin, pour y rassembler de nouveau les fidèles, après que Geyer avait suivi ses propres voies. Peu de temps après, il put confier la direction de la communauté berlinoise au futur apôtre Ernst Hallmann, originaire de Schönau.

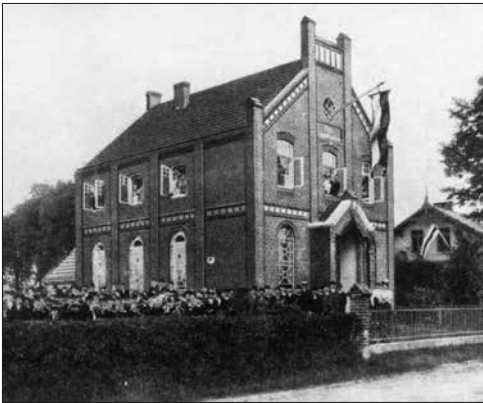
En un premier temps, Bösecke et Hallmann conservèrent la dénomination ancienne de Mission chrétienne apostolique universelle. La « communauté apostolique » dirigée par Ernst Hallmann prit en outre les dénominations de « Communauté de mission chrétienne apostolique universelle » (1878-1880), de « Communauté apostolique universelle (1881, 1883, 1888), d'« Association de mission chrétienne apostolique de Berlin » (1892) et d'« Association apostolique de Berlin » (1895).

Au cours des offices religieux, on chantait des « cantiques aux accents populaires », dont nous connaissons encore certains, extraits de la « Petite Harpe missionnaire » de ce prédicateur du Réveil qu'était Johann Heinrich Volkening.

Un officier de police berlinois s'est vu confier la tâche, en 1886, d'expliquer à ses supérieurs quelles « communautés apostoliques » faisaient partie de l'ordonnance ancienne et quelles autres de l'ordonnance nouvelle.

« Nouvelle-apostolique » en Saxe

Dans le royaume de Saxe, les « communautés apostoliques de la nouvelle obédience » ont obtenu, en 1902, l'autorisation de célébrer publiquement leurs offices religieux, ce qui impliquait une inscription au Registre des Associations. Sous la dénomination de « Communauté apostolique », les communautés apostoliques-catholiques s'étaient vu conférer ce droit dès 1870. À Dresde, le conducteur de la « communauté apostolique » plus ancienne protesta contre cet usage de la même dénomination par les nouveau-venus.



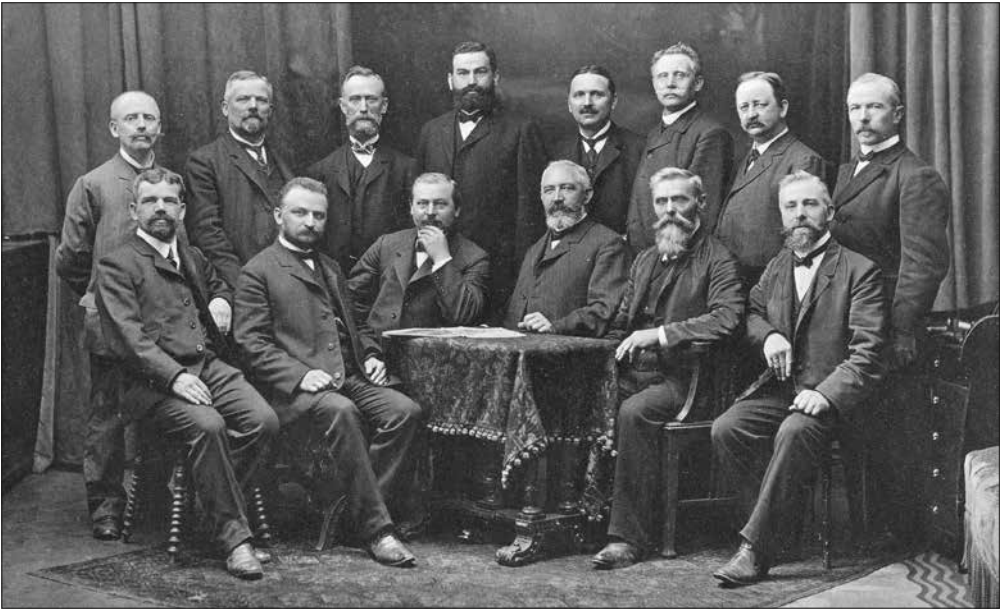
Hambourg : première église de Lurup en 1909

Au cours des négociations avec les autorités, ces nouvelles communautés apostoliques proposèrent, en 1897, d'adopter la dénomination de « Communauté vieille-apostolique », mais cette intervention fut vouée à l'échec. En 1902, la « nouvelle communauté apostolique de Dresde » fut cependant inscrite, avec toutes les nouvelles communautés apostoliques du royaume de Saxe, au registre des Associations. Quant aux « communautés apostoliques » plus anciennes, elles y furent dès lors inscrites sous la dénomination de « communautés apostoliques-catholiques ».

La dénomination de « nouvelle communauté apostolique » (communauté néo-apostolique) s'imposa lentement seulement. L'un des raisons était d'ordre juridique : Là où l'on était établi sous la raison « Communauté apostolique », il n'était pas judicieux de susciter des difficultés inutiles à la suite d'un changement de dénomination. Cependant, on était très attaché à l'ancienne dénomination. Ainsi peut-on lire, en 1912 encore, dans le livre : « Voies anciennes et nouvelles » : « La dénomination « néo-apostolique » a été choisie seulement à l'adresse des personnes extérieures et dans le but de la différencier d'autres raisons sociales trompeuses. Pour les membres, ceux qui croient en les apôtres vivants, seule la notion d' « apostolique » a droit de cité. »

Communauté ou Église

En Allemagne, jusqu'à la fin de l'empire, en 1918, on ne pouvait pas apparaître, dans les échanges épistolaires avec les autorités, sous la dénomination d' « Église ». Seules quelques rares communautés y étaient tolérées dans le cadre des prescriptions restrictives. La notion



1919 : Assemblée des apôtres avec l'apôtre-patriarche Niehaus

d' « Église » restait juridiquement réservée aux deux grandes confessions chrétiennes que sont le protestantisme et le catholicisme. Quiconque s'en séparait était considéré comme un « dissident » et inscrit dans un « registre des dissidents » spécialement tenu à cette fin.

Sur le plan théologique, les ecclésiastiques des communautés apostoliques des deux obédiences témoignaient sans cesse du fait qu'ils se concevaient comme les membres d'une Église apostolique. En 1855, Traugott Geering, l'ange d'une « communauté de l'Église une, sainte, universelle et apostolique, se réunissant à Bâle », s'adressa aux « Ecclésiastiques des différents partis religieux » pour leur expliquer qu'ils faisaient partie de sectes qui, contrairement à l'Église apostolique-catholique, ne possédaient qu'une partie de la vérité chrétienne.

En 1919, la Constitution de la République de Weimar permit aux « sociétés religieuses » et aux « communautés représentatives d'une conception du monde », extérieures aux Églises qui jusque-là, étaient d'État, d'obtenir le statut de « collectivité de droit public ». Cela fut possible dans deux länder allemands : en 1921 fut constituée l' « Église néo-apostolique de l'État libre de Bavière » et, en 1925, l' « Église néo-apostolique sur le territoire national hambourgeois ». Dans ce contexte, la notion d' « Église » s'imposa donc, y compris pour des « sociétés religieuses » plus restreintes.

Pour autant, les résistances ne cessèrent pas. Elles furent clairement formulées en 1921, lors de la tentative d'obtenir la reconnaissance du statut de collectivité de droit public pour l' « Église néo-apostolique en Allemagne ». Plusieurs Églises nationales protestantes

contestèrent à l'Église néo-apostolique, dans leurs prises de position, le droit de prendre la dénomination d' « Église ». Le plus souvent, elles se fondaient sur la distinction, mise entre-temps davantage en évidence par la nouvelle Constitution, entre les Églises et les associations de dissidents. À l'aide des arguments les plus divers, on s'ingénia à prouver que les « néo-Irvingiens » étaient une secte. Un commentateur bienveillant était même disposé à admettre que « les sectes étaient en mesure de représenter l'Évangile plus purement que ne le font les Églises. » Aussi ne fallait-il pas percevoir le terme de « secte » comme ayant une connotation négative. « Cependant, il ne faut pas les appeler « Églises », parce qu'elles n'en sont pas. »

Les dénominations hors d'Allemagne

L'apôtre Schwarz s'était rendu à Amsterdam pour y fonder une première communauté. Aussi l'Église s'y dénommait-elle « Apostolische Zending » (Mission apostolique) vers la fin du XIXe siècle, puis « Hersteld Apostolische Zendingkerk » (Église de mission apostolique rétablie). Dans la littérature, elle apparaît en outre sous le nom d' « Église apostolique ».

Hors d'Allemagne, on était plus enclin à concéder la dénomination d' « Église » aux différentes communautés religieuses. Dans l'espace anglophone (NdT : comme dans l'espace francophone), le terme de « church » (église) était, à la suite de la traduction biblique, aussi couramment utilisé pour désigner des communautés isolées (Églises locales).

Avant même que ne fût forgé le terme de « néo-apostolique », notre Église s'est implan-

tée en Amérique du Nord sous le nom de : « First General Apostolic Church » (Première Église apostolique universelle). D'après une information de l'année 1920, l'Église a été enregistrée en 1911 en Afrique du Sud, sous le nom de « New Apostolic Church » (Nouvelle Église apostolique ou Église néo-apostolique) ; une brochure datant de 1913 fait état de cette dénomination. Dans le Queensland (Australie), elle s'appelait encore, avant la première Guerre mondiale « Église de l'unité apostolique ».

À ces brèves remarques au sujet de la dénomination de notre Église hors d'Allemagne, l'auteur associe la demande, adressée aux lecteurs étrangers, de partager avec lui leurs connaissances au sujet de l'histoire de l'Église dans leurs pays.

Impressum

Église néo-apostolique Internationale
Ueberlandstrasse 243
CH-8051 Zurich / Suisse

www.nak.org

Texte : Dr Manfred Henke

Rédaction : Andreas Grossglauser

Photos : Église néo-apostolique internationale,
Église néo-apostolique de l'Allemagne du Nord,
Dr Manfred Henke, Bodo Ilof, William & Lynn
Cardale, Mark Cardale, Wikimedia



Printed and published 12.2013